

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Éloge de Victor Bonnevie
 Fernand Neuray
 La genèse de l'Art flamand
 Léopold II au LXXV^e anniversaire de l'Indépendance belge
 En quelques lignes...
 Enfances en Flandre
 Le Virtuose et la Radio
 A pied autour du monde
 Indochine
 Tableau du XX^e siècle
 La logique des miroirs

Yves DELACROIX
 Fernand DESONAY
 Leo van PUYVELDE
 Pierre DAYE
 * * *
 Charles d'YDEWALLE
 Thomas BRAUN
 Maurice BEDEL
 Jo ROGER-TOURTE
 René GROOS
 et Gonzague TRUC
 Jeanne CAPPE

La Semaine

Pour que des hommes aussi différents et aussi éloignés l'un de l'autre que M. Léon van der Essen, professeur et secrétaire général de l'Université de Louvain, et M. Maurice Maeterlinck aient spontanément écrit, en apprenant la mort de Fernand Neuray, le premier : « *Je ne crains pas de dire, parce que c'est la vérité, qu'après la mort du roi Albert, c'est la perte la plus terrible que notre pays pouvait subir* », le second : « *Après la mort de son Roi, la Belgique et la cause de la paix ne pouvaient subir de perte plus fatale et plus cruelle* », nul doute qu'il n'y ait bien plus de vérité que d'exagération dans cette appréciation et qu'elle ne se soit présentée de la sorte à beaucoup d'esprits. Non seulement, la Belgique vient de perdre son plus grand journaliste, mais avec Fernand Neuray disparaît incontestablement un des meilleurs serviteurs de la Patrie. Nos relations personnelles ne dataient que de deux ans. Pendant trop longtemps nous nous étions combattus, à propos de la question flamande surtout. C'est dire que nous connaissons la force de l'écrivain par... expérience personnelle. Nous regretterons toujours de l'avoir connu aussi tard et de n'avoir pas essayé plus tôt de lui montrer, autrement qu'en polémique, ce qui s'est révélé être la vérité flamande. Car nous n'hésitons pas à le dire : si, au lendemain de la guerre, Fernand Neuray avait saisi tout ce que portait en lui le mouvement flamand, s'il avait compris l'inéluctable et le bienfaisant du renouveau qui soulevait les plaines flamandes, s'il avait intégré dans sa « Belgique nouvelle », une Flandre revivifiée, il eût pu être, il eût été, sans doute, l'homme providentiel qui, après nos Rois, serait devenu un des plus grands artisans, sinon le plus grand, de la Belgique contemporaine. Il méconnut la renaissance flamande. D'ailleurs, comme nous le disait à ses funérailles un éminent homme d'État qui l'estimait et qui l'admirait grandement, combien furent-ils, parmi l'élite du pays, à la comprendre et à en saisir la portée?...

Mais s'il faut regretter vivement que l'action de ce grand patriote n'ait pas eu toute l'efficacité qu'elle eût pu avoir, reconnaissons qu'il a rendu à la Belgique les plus importants services. Il avait la passion de son pays. *Belgique d'abord* était tout son programme politique. Il était convaincu, et avec raison, que son *Belgique d'abord* était autrement utile à notre vieux monde que cet *Europe d'abord*, que l'on prône en ce moment et qui conduit tout droit au *Deutschland über alles*. Il connaissait trop bien l'histoire, celle d'hier et celle qui se fait sous nos yeux, pour ne pas déplorer amèrement les erreurs et les fautes de l'après-guerre, erreurs et fautes qui laissent le pays le plus exposé du Continent à la merci d'une nouvelle invasion... Il se dépensait sans compter, — et avec quel talent! — pour donner à ses compatriotes la conscience du danger. Que ne l'écou-tât-on davantage!...

Chrétien, et bon chrétien, il revendiquait la plus grande liberté pour ses convictions politiques. Il pensait que nos luttes de

parti étaient plus nuisibles qu'utiles. Esprit très ouvert à tout ce qui se passait en Europe, il fut un des premiers à comprendre que la marée tournait, comme dit Hilaire Belloc, et que la démocratie politique, le parlementarisme libéral et le socialisme appartiendraient, demain, au passé. Il avait vu, avant tout autre, qu'à côté et au-dessus de nos partis traditionnels, il y avait une mission à remplir, un rôle national à tenir, et il le tint avec éclat. Nul ne souhaitait plus que lui que le parti catholique belge fut — aussi longtemps qu'il y aurait encore des partis en Belgique — fort et uni, mais aussi peu « clérical » que possible. Il souhaitait aussi que ce parti catholique fut contenu, « modéré », par un parti libéral aussi tolérant, aussi peu radical, aussi peu antireligieux que possible. On peut penser qu'en ne s'inféodant plus, depuis des années à aucun parti, en se tenant au-dessus d'eux, le grand talent de Neuray a fait infiniment plus pour l'intérêt belge que s'il avait continué à servir la Belgique dans les cadres du parti catholique. L'évolution qui, partout en Europe, s'accomplit sous nos yeux, démontre la justesse de ses vues. Il aura été un précurseur. Chez nous aussi la réforme des partis s'opérera. Fernand Neuray l'aura efficacement préparée.

Hélas! il disparaît alors que son action allait s'élargir et son influence s'étendre; au moment où il allait récolter les fruits de longues années de persévérants efforts. L'Allemagne éternelle, comme il disait, est redevenue menaçante. Déjà la menace prend forme de provocation. Notre sécurité est précaire. Grâce à Fernand Neuray, les Belges comprendront plus vite et mieux leur devoir de peuple indépendant et libre, prêt à tous les sacrifices pour défendre et conserver cette indépendance et cette liberté.

Le douloureux de la perte prématurée que fait la Belgique, c'est qu'il n'y a personne pour reprendre, avec autorité, le rôle qu'il jouait... Le magnifique ensemble des innombrables hommages rendus à la mémoire de Fernand Neuray témoigne de l'acuité de cette douleur-là...

Notre sécurité! M. le sénateur Van Overbergh — que l'on ne saurait assez féliciter pour ses courageux articles en « Tribune libre » du *Soir* — vient d'en parler une fois de plus, et avec quelle pertinence! Il trace la courbe descendante de notre sécurité depuis quinze ans. Les réparations, qu'en stricte justice l'Allemagne nous doit, sont employées par elle « à son dumping et à son réarmement ». Les sanctions prévues par le Traité ne sont plus que des mots sur un chiffon de papier. « *Quant à la Société des Nations* — écrit M. Van Overbergh — *il vaut mieux n'en pas parler* »...

Et l'honorable sénateur conclut :

De sorte que de toutes les sécurités qui la couvraient il y a quinze ans, il ne reste plus, en fin de compte à la Belgique que Locarno — avec

la garantie de la France, de l'Angleterre et de l'Italie — et l'Accord défensif avec la France. Le devoir impérieux du Gouvernement belge est de chercher des compléments de sécurité du côté de nos garants. Telle est la signification du vote unanime du Sénat.

* * *

M. Paul Struye, discutant encore du désarmement et de la sécurité, vient d'écrire dans la *Libre Belgique* :

Le redoutable problème du « rapport des forces » entre la France et l'Allemagne n'est susceptible que de trois solutions.

La première est le maintien de la situation née du traité de Versailles : une forte armée française devant une Allemagne pratiquement désarmée.

Cette solution est, en théorie, idéale pour la Belgique. Mais il faut, pour l'avenir, l'écarter du champ des possibilités. L'Allemagne a commencé à réarmer et personne en Europe, pas même la France, n'a la volonté ni l'intention de le lui interdire par une guerre préventive.

D'accord.

Puis M. Struye ajoute :

A ces raisons de fait, il faut ajouter une raison de droit. Si le Traité de Versailles a imposé à l'Allemagne des clauses très sévères de désarmement, c'est, il le déclare en termes exprès, pour rendre possible une limitation des armements dans tous les pays. Il en résulte à l'évidence qu'à dater du jour où l'échec de la Conférence de Genève aura démontré que cette limitation générale ne se fera pas, l'Allemagne peut reprendre sa liberté d'action.

Non et mille fois non ! Aussi longtemps que la logique aura des droits, nous nous inscrirons en faux contre cette conclusion. La limitation dans tous les pays postulait le désarmement de l'Allemagne. Or, celle-ci n'a jamais désarmé. Donc...

* * *

M. Struye continue :

Une seconde solution consiste dans la course aux armements : la France gardant sa puissante armée actuelle et cherchant à la renforcer au fur et à mesure des progrès du réarmement de l'Allemagne.

Solution déplorable, la pire de toutes.

D'accord encore, mais en marquant bien que cette course aux armements dépend UNIQUEMENT de la volonté allemande.

Reste alors la troisième solution : la France réduisant son appareil militaire sur les bases d'une convention générale souscrite par tous les pays.

Cette convention consacrerait par étapes, la parité militaire avec l'Allemagne, dans la mesure où l'égalité de droit lui a été reconnue dès 1932.

Ouvrons ici une parenthèse. « L'Allemagne obtint, en 1932, de l'aveuglement et de la débilite de ses anciens vainqueurs — nous citons le sénateur van Overbergh — la reconnaissance théorique de l'égalité des droits ». « ... les gouvernements du Royaume-Uni, de la France et de l'Italie ont déclaré que l'un des principes qui devaient servir de guide à la Conférence pour la réduction et la limitation des armements devait être l'octroi à l'Allemagne, ainsi qu'aux autres puissances désarmées par le Traité, de l'égalité des droits dans un régime qui comporterait, pour toutes les nations, la sécurité... » Après avoir cité ce texte, le sénateur Van Overbergh ajoute : « Comme il était à prévoir, l'Allemagne, avec sa bonne foi coutumière, ne retint du texte que ceci : qu'elle avait droit à l'égalité non seulement en matière d'armement, mais en tous domaines. Cette égalité, dans sa pensée, devait dorénavant se réaliser par étapes rapides et immédiatement en

matière militaire. Comme elle était persuadée que la France par exemple, ne consentirait jamais à réduire ses armements à son niveau, au niveau du traité, elle commença à réarmer à ciel ouvert, de façon à se hausser au niveau français. »

Revenons maintenant au texte de M. Struye :

Elle consacrerait aussi le principe fécond du contrôle international permanent.

Elle bénéficiera enfin, il faut l'espérer, de garanties sérieuses d'exécution, celles-là même dont il est question aujourd'hui dans les négociations anglo-françaises.

On parle notamment de l'éventualité d'un blocus économique.

Et M. Struye demande si « l'intérêt belge, étroitement lié à l'intérêt supérieur de la paix, ne commande pas de nous rallier à cette troisième solution ? »

Nous répondons évidemment : OUI ! Tous les Belges, sans exception répondent : OUI ! Et tous les Français la désirent avec nous, cette solution-là. Mais comment la réaliser ? Comment l'imposer aux Allemands ? Si l'Allemagne voulait vraiment la paix, cette solution serait réalisée bien vite. Tout indique, hélas ! qu'elle veut, sinon la guerre immédiate, tout au moins le chantage immédiat à la guerre. On a publié ces jours-ci les chiffres du budget des armements allemands. M. Struye conviendra qu'ils sont terrifiants. Comment contenir et contrôler cette volonté de guerre allemande qui anime tout ce qui se fait outre-Rhin ? Contrôle international ? Blocus économique ? Oui et oui, mais en attendant un accord sur tout cela, pendant les longues négociations, que le Reich trahira encore en longueur, un maximum de vigilance et de prudence s'impose. En attendant qu'intervienne de cette troisième solution dont parle M. Struye, que la France reste l'arme au bras, qu'elle renforce même sa défense « au fur et à mesure du réarmement de l'Allemagne », pour éviter à celle-ci la tentation d'un mauvais coup...

* * *

Dans la mesure même où la Belgique a une influence dans les palabres internationales, qu'elle mette tout en œuvre pour promouvoir cette « troisième solution », intéressée qu'elle est, plus que quiconque, à ce qu'il n'y ait plus de guerre. Mais *entre-temps*, un *entre-temps* qui se prolongera et qui sera très dangereux pour elle, qu'elle soit FORTE, qu'elle insiste pour que la France le soit, qu'elle obtienne de l'Angleterre et de l'Italie des garanties supplémentaires. Une armée forte et des garants forts : programme qui devrait grouper tous les Belges.

Le vicomte Charles Terlinden, professeur d'histoire contemporaine à Louvain, vient de rappeler, dans le *XX^e Siècle*, que ce n'est pas par miracle que notre neutralité sortit saine et sauve de la guerre de 1870.

Ce miracle s'explique cependant d'une façon fort naturelle, non par le prestige purement moral de cette neutralité mais par l'attitude de l'Angleterre qui, au moment opportun, se déclara prête à tourner ses forces de terre et de mer contre celui des belligérants qui franchirait le premier notre frontière, et plus encore, par le fait qu'à cette époque notre armée était assez nombreuse pour détruire l'équilibre des forces entre les deux adversaires. Malgré tout, notre neutralité passa par des moments critiques. On sait qu'à la veille de Sedan, un projet de retraite au travers du territoire belge ne fut rejeté, au Conseil de guerre présidé par l'Empereur, que sur le rapport fait par le général Lebrun de la puissance et de la précision de tir de l'artillerie belge, munie à cette époque du meilleur matériel de toute l'Europe.

Ah ! si nous avions été plus vigilants et plus forts avant 1914 !...
Ce que nous reprochons à trop d'esprits partisans d'une entente

internationale et de la « troisième solution » indiquée par M. Struye — entente et solution que nous prônons autant qu'eux — c'est de négliger le *hic et nunc* pour ce but éloigné, et par là de compromettre l'idéal même qu'ils poursuivent. Ce qu'il y a de bon dans les idées dites pacifistes et internationalistes ne peut être mieux servi, chez nous, en Belgique, que par un dynamisme patriotique puissant concrétisé dans une armée forte et dans une volonté active et efficace de défense.

Les dirigeants de l'A. C. J. B. se réuniront en congrès les 14 et 15 avril pour étudier : L'ÉTAT. Heureuse initiative en un temps où tout le monde disserte sur une réforme de l'État, sans trop savoir de quoi il s'agit. Nous suivrons ce congrès avec la plus grande sympathie et nous en parlerons ici la semaine prochaine.

Le dévoué président général de l'A. C. J. B., M. Giovanni Hoyois, dans un article donné à la *Libre Belgique*, a traité ces jours-ci d'une question préalable : *l'Etat chrétien*. Qu'il nous permette de lui dire que son intéressant exposé eut peut-être gagné en clarté s'il avait écarté une confusion fâcheuse. L'État chrétien? Nous l'avons dit déjà, beaucoup de jeunes en parlent en confondant, semble-t-il, État chrétien et conception chrétienne de l'État. L'État chrétien, c'est-à-dire l'État reconnaissant Dieu et Lui rendant, par Jésus-Christ, dans son Église, le culte qui lui est dû, cet État chrétien fait partie de la conception chrétienne de l'État. L'État chrétien est irréalisable, aujourd'hui, chez nous. Mais les catholiques belges n'auront jamais assez la conception catholique de l'État.

Quant à un programme « catholique » de réforme de l'État, défions-nous de l'expression car elle est équivoque. Partout en Europe l'État se réforme. Il a aussi besoin de réformes chez nous. Non pas de réformes *catholiques* au sens propre du mot, mais de réformes inspirées, en partie, par une conception catholique de l'État et voulant remédier aux maux résultats des funestes erreurs libérales, démocratiques et socialistes. Ce qu'il nous faut éviter soigneusement, c'est d'apparaître comme des cléricaux, de mêler intempestivement la religion à tout. Pas de simplisme politique. Pas nous imaginer que la religion catholique permet de donner une réponse précise à tous les problèmes concrets posés par la vie en société. M. Hoyois écrit à ce propos, peut-être en les compliquant un peu, des choses excellentes à rappeler. Le congrès de dimanche, que dominera le livre que notre collaborateur et ami Mgr Picard vient de consacrer au problème de l'État et que nous avons eu le privilège de lire en manuscrit, — nous en avons publié en primeur le chapitre consacré à la politique internationale et qui justifie nos vues en cette matière — fera œuvre utile et féconde en éclairant la lanterne de beaucoup de jeunes catholiques plus enthousiastes qu'avertis, plus vibrants que réfléchis. Nous lui souhaitons le plus vif succès.

Le manque de place ne nous a pas permis de stigmatiser dans notre dernier numéro l'insulte qu'un collaborateur de *l'Esprit nouveau*, un de ces jeunes réformateurs qui prêchent la révolution catholique, s'est permis de lancer aux glorieuses victimes du 6 février à Paris.

L'article est intitulé : *La débâcle du régime à Vienne*, et a pour auteur M. Antoine Colens.

Voici ce que ce chaud partisan de « la révolution chrétienne contre un régime antichrétien », s'est permis d'écrire :

M. Daladier a fait tirer quelques coups de feu sur des manifestants qui, à voir les traces laissées par leur passage, se sont conduits comme des apaches : une dizaine y ont laissé leur vie. Ce furent cependant ceux qui approuvent le plus M. Dollfuss qui critiquèrent le plus vivement M. Daladier.

Les manifestants du 6 février, des apaches! Ce que Paris compte de plus honnête et de plus probe qualifié de la sorte! Comparer Dollfuss à Daladier parce que l'un et l'autre ont commandé le feu : les bras vous tombent devant tant d'ignorance et tant d'inconscience. Mais une protestation s'imposait. Ils vont décidément un peu fort, nos jeunes révolutionnaires!

Et M. Colens ajoute immédiatement :

Il ne faut jamais perdre, quand on juge les actes des hommes, la sérénité d'esprit que certains appellent du scepticisme.

Belle sérénité, en effet, que celle de ce jeune homme qualifiant d'apaches ceux qui, en France, protestent contre la corruption et la boue; belle sérénité qui ne craint pas d'insulter le chancelier autrichien, pour avoir osé tenir tête à la dictature marxiste, et que le compare au lamentable défenseur de l'abject régime franc-maçon français.

Quant au scepticisme de ce jeune vieillard, puisse-t-il ne pas se borner à une appréciation des actes d'autrui mais s'étendre à ce que ce juge pense de lui-même...

Et comment ne pas se poser la question : mais où donc certains de ces jeunes révolutionnaires catholiques ont-ils appris la morale? Il est vrai que pour M. Colens se pose aussi la question de savoir où il a appris la logique et le sens des mots qu'il emploie...

* * *

Il se confirme de plus en plus que Stavisky aura été un des grands tournants de l'histoire française et le 6 février, une date historique. La France est en révolution. Quelque chose est en marche. Et de même que de nombreux jeunes gens sont allés se confesser dans l'après-midi du 6 février, résolus à donner leur vie pour le salut de la France, de même d'innombrables jeunes hommes se tiennent prêts à consommer le sacrifice suprême pour que prenne fin l'odieuse tyrannie qui conduit la France aux abîmes. Sans doute, la franc-maçonnerie n'abdiquera-t-elle que contrainte par la force. Tout semble indiquer que le redressement français demandera, pour triompher, du sang noble et généreux comme le fut celui des « apaches » du 6 février. A ces victimes, auxquelles la France devra son salut, nous adressons déjà l'hommage enthousiaste de notre admiration émue et de notre vive reconnaissance.

Une France propre, une France forte, une France vraiment française, est, en ce moment, une des meilleures garanties de notre indépendance nationale. Notre sort est solidaire de celui de la réaction française. Nous n'éviterons l'hégémonie prussienne, et M. Colens ne restera libre de vaticiner à l'aise dans *l'Esprit nouveau*, que si la journée du 6 février marque le début d'une ère nouvelle en France...

* * *

Lorsque — écrit encore M. Colens, immédiatement avant l'ignominie que nous dénonçons plus haut — au cours des conflits politiques qui éclatent périodiquement, des hommes de droite massacrent des hommes de gauche ou réciproquement, des cris d'indignation éclatent dans l'autre camp. Il y a dans ces indignations bien peu d'objectivité et souvent beaucoup d'hypocrisie.

Quel beau souci de la Vérité! Quel noble et louable désir de discerner entre assassins et victimes, entre suppôts du mal et chevaliers du bien!

Nous sommes donc hypocrites en félicitant M. Dollfuss et en accusant M. Daladier. M. Colens, lui, est objectif. Les définitions des mots sont libres, enseigne Aristote. M. Colens est objectif à la condition de donner à ce terme le sens d'ignorant, de fantaisiste, de farceur, de mystificateur, de paradeur, bref, de tout ce que l'on voudra sauf celui de : souci de l'objet et amour du vrai...

Eloge de Victor Bonnevie⁽¹⁾

Les souvenirs que la personnalité de Victor Bonnevie a laissés dans la mémoire de ses contemporains m'ont incité à entreprendre l'étude de son existence passionnée. Car il fut, à tous les égards, et surtout à cause du caractère instinctif et comme involontaire de ses violences, l'un de nos plus grands avocats d'assises, dont la réputation et le prestige ont brillé, pendant des années, d'un éclat prodigieux.

Son âme était ardente et impulsive comme l'âme de cette foule qui, les jours d'audiences criminelles, se pressait pour l'entendre et qui, un soir où il avait, mieux encore que les autres fois, traduit ses secrètes inquiétudes, l'attendit sur la place Poelaert, à sa sortie du Palais de Justice, pour applaudir, en même temps que le talent magnifique de l'orateur, la splendide indépendance de sa conscience d'avocat.

De pareils témoignages, où vibre un sentiment collectif et fervent, ne vont jamais qu'aux hommes qui se sont, d'une manière exceptionnellement noble, consacrés tout entiers à une haute mission. Depuis un mois, Messieurs, nous l'avons mieux compris.

* * *

Il naquit à Bruxelles, le 20 juillet 1849, d'une vieille famille bourgeoise.

C'était une époque de révolutions. Des tendances sociales nouvelles faisaient craquer partout la membrure de l'Europe inquiète. Une crise de maturité l'avait soudainement envahie; et les esprits perspicaces prédisaient à très bref délai la fin des régimes capitalistes.

L'enfance de Bonnevie fut comme celle de la plupart des hommes : assez obscure. Pour la connaître, il faut en imaginer le cadre et en recréer les détails. Cela s'appelle écrire une biographie romancée.

De cette manière, nous pouvons deviner bien des choses.

Nous pouvons deviner le garçonnet joufflu à la chevelure en désordre, s'ébattant avec frénésie parmi des enfants de son âge. Plus tard nous distinguons un collégien pensif, courbé dans une chambre d'étude sur des devoirs ardu. Enfin l'humaniste rêveur, se passionnant pour Lamartine ou pour Berryer.

Son impétuosité devait être redoutable, excédante pour ses proches, qui durent assez mal le comprendre. On devait lui reprocher incessamment sa violence, et sans doute lui a-t-on prédit, comme à tous ceux qui se révoltent, que dans sa carrière future il n'arriverait jamais à rien.

Nul n'est bien jugé par sa famille à quinze ans, et les affections paternelles, trop bornées, prophétisent mal les destinées. On se fie à ce que l'on voit, mais sous le masque que trop souvent pose sur les traits l'âge ingrat se cachent des ferments secrets de petitesse ou de grandeur. Le mécontentement qu'on éprouve à se heurter à des volontés résolues dissimule les natures viriles sous des dehors de révoltés. Les contingences nous échappent; nous croyons deviner l'avenir, et nous ne comprenons même pas le sens profond des événements passés, et de ceux que jour après

jour, avec la monotonie des choses quotidiennes, l'heure présente nous apporte.

* * *

En 1865, lorsqu'il termine ses humanités, il doit choisir sa vocation.

Chez lui, aucune hésitation possible. Son grand rêve est d'être avocat. L'éloquence l'a toujours attiré, et il n'aime rien autant que de pouvoir se battre. Le barreau comblera ses désirs. Après avoir lutté, se dit-il, on y peut, vainqueur ou vaincu, entreprendre une autre bataille. La vie n'est pas monotone. Chaque jour la besogne est neuve. Et la justice est une cause qui vaut la peine qu'on l'embrasse.

Il fera donc des études de droit. Pour cela, il entre à l'Université de Louvain où il recueillera les plus hauts grades, grâce à un travail que jamais rien ne pourra rebuter.

Puis il part pour Paris. Puisque l'éloquence le fascine, il veut se former d'abord à l'art de la parole, avant de se jeter dans la mêlée des procès; et au point de vue de l'éloquence, Paris à cette époque est roi.

Il y entendra, au Parlement, Gambetta et Jules Favre; et au Palais, dont il suivra avec assiduité les audiences — chose rare pour un stagiaire — il assistera aux duels pathétiques de Chaix d'Est-ANGE et de Lachaud.

* * *

Pendant presque une année entière, il profita de ces exemples, en les méditant, et les étudiant, pour mieux se les assimiler.

En 1871, il rentra en Belgique; il s'inscrivit au barreau de Bruxelles et commença sa vraie carrière.

Dès le début, il accomplit avec un enthousiasme sincère toutes les tâches qui s'imposent aux jeunes avocats : l'étude des règles professionnelles, l'examen des dossiers confiés par le patron et l'assistance des indigents.

Puis il se maria peu de temps après, et la vertu de ce stimulant lui communiqua un courage nouveau, qui lui permit de mépriser les premières inévitables déceptions, et de se trouver bientôt prêt à recevoir des affaires sérieuses et, par lui-même, à leur donner une solution.

Mais les premières années se passent dans l'attente. L'avocat plein de science est prêt à plaider avec fougue les procès les plus ardu. A quoi bon s'il n'a pas de causes et si les clients par routine ignorent ce dévouement qui dispose de tant de loisirs et qui les ferait triompher?

C'est le trouble des premiers jours devant l'avenir qui s'estompe. C'est la lassitude qui vient menacer l'enthousiasme. C'est l'inquiétude qui s'éveille, et pour cet homme qui n'a pas derrière lui de fortune ou de protecteurs pour le défendre contre les risques de la vie, c'est sa pensée qui s'interroge et qui, dans le mystère de son cœur, se demande s'il n'a pas présumé de ses forces.

Huit années se passèrent ainsi, avec très peu d'illusions. En 1879 pourtant, à la tribune de la Conférence du Jeune Barreau,

(1) Discours prononcé à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.

il fit un discours remarqué sur l'*Ancienne magistrature en Belgique*, sujet trop conventionnel sans doute pour son éloquence instinctive, mais où il réussit à étonner son auditoire par la chaleur de sa diction.

A la barre parfois il trouve aussi du réconfort : il se forme à la plaidoirie et il cherche sa manière. On le remarque, mais on le discute. Il surprend ses adversaires par la puissance de ses paroles, mais il les mécontente par la vigueur de ses interruptions. Il séduit les juges par la richesse de son style, mais il les inquiète par sa violence. On s'étonne et on le redoute, mais bientôt on l'admira. Malgré les obstacles dressés par cette méfiance qu'involontairement on éprouve devant un succès trop rapide et par les ressentiments de l'amour-propre maltraité, sa réputation gagne les couloirs et se répand de proche en proche dans les chambres du vieux Palais. Sa renommée, bientôt, descendra dans la rue!

* * *

Quatre ans encore et tout à coup dans une atmosphère troublée naissent des luttes politiques où les journaux s'engagent avec un acharnement grandissant. Et ce sont des procès de presse, où Bonnevie, grâce à d'heureuses circonstances, plaide à Tournai puis à Bruxelles, et révèle d'un coup son étonnante maîtrise.

A Tournai, deux journaux en présence : *Le Tournaisien*, d'une part, *La Vérité*, de l'autre. Deux adversaires qui s'affrontent et qui, dans cette ville raffinée, se livrent à une politique de village. L'un attaque le bedeau et l'autre l'instituteur. *La Vérité* critique le clergé et le collège catholique. *Le Tournaisien* s'en prend au lycée communal de jeunes filles et au médecin de la ville.

Des injures qui furent sévèrement réprouvées par le tribunal et stigmatisées par le ministère public, dans les avis qu'il a donnés, paraîtraient aujourd'hui anodines. Le langage a évolué; avec l'usage, les mots ont perdu leur valeur, et notre esprit s'est assoupli.

Ainsi *Le Tournaisien* fut condamné à 8,000 francs d'indemnité pour avoir accusé les demoiselles du lycée de la ville de « prendre des airs qu'on ne rencontre que sur les trottoirs de Bruxelles ou de Paris ». Aujourd'hui, de l'avis des jeunes filles, ce serait presque un compliment.

Mais les discussions s'enveniment. *La Vérité* accuse Desclée, directeur du *Tournaisien*, d'avoir indûment gardé dans la caisse de ses œuvres 100,000 francs, confiés par une dame Despret. C'est faux, mais cela impressionne; donc cela mérite d'être dit.

Le Tournaisien rétorque en reprochant au père du ministre Bara d'avoir conservé dans son patrimoine un legs de 10,000 francs que son beau-frère avait destiné aux pauvres de Tournai.

Le Tournaisien est assigné et l'on consulte Bonnevie.

Bonnevie doute. Il ne sait s'il acceptera de plaider cette affaire mauvaise. Il tergiverse, car cette basse polémique scandalise son honnêteté foncière. Il n'est pas admissible que sous couleur de politique, recourant à la calomnie et faisant appel au mensonge, on impute à ses adversaires des faits dégradants de leur vie privée; de ces accusations, après coup et malgré tout, il reste toujours quelque chose.

Dans le même sens milite d'ailleurs, Messieurs, une question d'intérêt général : sauf de très nobles exceptions, que resterait-il du prestige des hommes politiques, si l'opinion publique pouvait les suspecter?

Mais on montre à Bonnevie les articles de *La Vérité* qui, la première, a usé de cette tactique contre Henri Desclée. *Le Tournaisien* n'a fait que répondre avec les mêmes armes.

La faute commise est plus admissible, et Bonnevie à la fois se décide à plaider l'affaire et découvre le thème de sa plaidoirie. Somme toute et sans s'en rendre compte, il entrainera le débat hors des limites du procès : il flétrira l'attitude de ses clients, mais il les dira provoqués.

Il plaïda cette affaire et beaucoup d'autres de ce genre avec un extraordinaire talent et une fougue passionnée. Avec une vivacité saisissante, il fit connaître au tribunal et plus tard à la cour l'ambiance d'une ville de province et ses rancunes attentives. Il insista sur les attaques dont ses clients furent victimes. Il expliqua les faits par d'autres faits semblables.

Ainsi parvint-il à présenter l'affaire sous ce jour excusable, et à rendre presque manifeste l'état de défense dans lequel *Le Tournaisien* prétendait s'être trouvé.

On persuade facilement lorsqu'on crée des ambiances favorables, et les impressions vives, communiquées aux magistrats, les prédisposent à envisager les problèmes sous l'aspect qu'on leur a donné.

* * *

Bonnevie, depuis cette époque, a compris comment il doit être à la barre. Avant l'audience il prépare ses affaires avec un soin minutieux, mais à la barre il laisse courir son imagination et parler sa nature.

Désormais la fougue, la violence et les images illuminent ses plaidoiries. Sa phrase est lourde parfois, et trop longue au début; mais il s'anime peu à peu. Des traits moqueurs viennent alléger le récit; des comparaisons pittoresques forcent et retiennent l'attention, et des reparties cinglantes lui acquièrent la sympathie et l'estime de ses juges.

Son éloquence, surtout lorsqu'il parle en second lieu, et qu'il a dû subir la plaidoirie adverse, c'est comme un torrent grossi qui tout à coup brise ses digues et avec un grondement continu, renverse tout sur son passage.

Il écrase tout : les arguments sous ses raisonnements martelés, les juges sous ses paroles fougueuses, les adversaires sous ses sarcasmes.

Il étourdit sous les boutades et déconcerte sous les coups. Il captive et peu à peu, devant cette conviction qui grandit, les raisonnements que de l'autre côté de la barre on lui a d'avance opposés semblent vides et les objections disparaissent.

Mais il attaque ses adversaires. Il les prend eux-mêmes à partie et les ridiculise, pêle-mêle avec leurs clients.

Sa méchanceté à la barre, née de la certitude qu'il a de la justice de sa cause, devient dangereuse pour ses confrères et lui attirerait des rancunes, si ne transparaisaient, pour l'observateur attentif, une réelle bonté et une absolue bonne foi sous son attitude agressive.

* * *

Dès ce moment c'est le succès. Il avait attendu dix ans des affaires, en espérant qu'à force de labeur, un jour, il se ferait une clientèle. Et voilà que soudain, pour avoir avec éloquence plaidé quelques procès auxquels le public s'était intéressé, il entrait dans la classe des avocats célèbres et recevait plus d'affaires qu'il n'en avait revêes.

Il recevait surtout des affaires délicates ou étranges. Les justiciables avaient compris que cet homme, par sa puissance de travail et la vigueur avec laquelle il défendait ses convictions, était le plus capable de pénétrer les situations complexes, et de faire admettre par les juges la vraisemblance des thèses qu'il avait édifiées.

* * *

Peu de temps après les affaires de presse qui l'avaient fait connaître, il défendit le *Patriote*, attaqué par les membres de la Commission d'enquête scolaire, instituée par le ministre Van Humbeeck. Il s'agissait d'une enquête parlementaire, ordonnée pour mettre en lumière des abus que certains précurseurs avaient cru découvrir, en une époque où le mot de scandale n'avait pas encore fait fortune.

Il gagna son procès après avoir, avec une mordante ironie, fait jaillir le ridicule sur le principe même de l'enquête, sur ceux qui l'avaient ordonnée, et enfin sur les enquêteurs et la mesquinerie de leurs procédés.

Ensuite ce fut une affaire curieuse par son ampleur inusitée : l'affaire de la succession Meeus-Van Dessel, qui fut plaidée vers 1890, et qui avait pris naissance à la suite d'un testament bizarre. La testatrice avait légué toute sa fortune à ses héritiers jusqu'au douzième degré. Des arbres généalogiques furent dressés et des recherches entreprises. La famille proche en contesta la pertinence. Il fallut soumettre le litige aux tribunaux et Bonnevie, consulté par les parents plus éloignés, dut à lui seul défendre les intérêts d'un nombre considérable d'héritiers : près de trois mille clients à la fois, de quoi faire rêver et pâlir tous les débutants d'aujourd'hui.

Puis il fut à la barre en 1903, pour Edouard Empain, dans une affaire de chantage.

Une gazette boursière, *L'Etoile Coloniale*, s'était fait une spécialité d'attaquer les financiers et les hommes politiques en vue, sous couleur naturellement de défendre l'épargne contre la finance internationale qui, dans l'imagination du public, exerçait déjà ses ravages. Sous main son directeur tâchait d'obtenir que les personnes attaquées lui payent le prix de son silence, mais, pour abrégé les marchandages, toujours pénibles en ces matières, il faisait en même temps promener devant la Bourse et devant la demeure des intéressés des hommes-sandwichs porteurs de pancartes indiquant, en gigantesques lettres, les titres des articles.

Le système eut sans doute de l'efficacité, jusqu'au moment où le journal s'en prit à Edouard Empain, qui refusa de s'incliner, et qui s'adjoignit Bonnevie pour défendre ses intérêts.

Les péripéties de cette cause furent nombreuses. Une réponse que Bonnevie envoya au journal avec une sommation de l'insérer en bonne place, fut publiée dans un numéro édité à cinq cents exemplaires, mais qui ne fut pas mis en vente. En même temps furent répandus à profusion des exemplaires similaires où la réponse, supprimée, était remplacée par de nouvelles calomnies. L'affaire fut appelée devant le tribunal le 25 mars 1903, et le directeur de *L'Etoile Coloniale* fut, par défaut, condamné d'une façon spécialement sévère. Puis, quelque temps après, le 9 avril, on retrouva au petit jour, au bord d'un des étangs d'Ixelles, le corps du principal rédacteur du journal, la tempe trouée d'une balle. Avant de se suicider, il avait écrit à Empain en se disant l'auteur des articles injurieux et en sollicitant son pardon.

Plus tard enfin, dans un autre procès plaidé à cette époque devant la cour d'appel de Bruxelles, le directeur de *L'Etoile Coloniale* ne parvint même plus à trouver d'avocat pour défendre ses intérêts, tant son attitude odieuse l'avait discrédité dans l'opinion de tous.

Sans avocat, sa ruine était inévitable. Tous ses procès furent jugés sans délais. L'une après l'autre, il se vit infliger des condamnations exemplaires. Et au bout de fort peu de temps, *L'Etoile Coloniale*, son directeur et les articles publiés tombèrent dans un complet oubli.

* * *

A partir de cette époque, Bonnevie, qui peut maintenant choisir, se consacre presque entièrement aux affaires dans lesquelles l'actualité prédomine. Il préfère les causes qu'on peut plaider en fait à celles où les questions de droit viennent briser l'inspiration. Il déteste l'étroite monotonie des mornes textes juridiques.

Les divorces, les gardes d'enfants, les discussions de testaments et toutes les affaires de famille sont étudiés par lui avec prédilection.

Il plaide les divorces avec une incroyable vivacité. Il dépeint

les caractères et stigmatise les attitudes coupables. Dans les affaires de testament et de captation d'héritage, il décrit les personnages avec une criante vérité. Et toujours à sa voix le récit se colore et sa conviction le fait vivre de son enthousiasme éclatant.

Sa violence n'a fait que grandir et son style s'est enrichi. Son indépendance farouche s'est accusée avec les succès qu'il remporte et, privilège des années qui commencent à marquer son visage et ses tempes, il se dégage de sa personne une incroyable autorité.

L'avocat d'assises, dont il a acquis les qualités, une à une, devant toutes les juridictions, s'épanouit en lui, s'imposant à la foule des accusés comme le défenseur idéal. Désormais il sera choisi par presque tous ceux qui devront comparaître dans des affaires délicates devant les cours d'assises du pays. Chez lui les aptitudes à exercer ce rôle entre tous difficile ont déterminé son activité. C'est son talent particulier qui a décidé de sa vie. L'organe a créé la fonction.

* * *

Mais cette mission nouvelle requiert d'autres méthodes. Il ne suffit plus de créer des tableaux saisissants et de raconter les rétroactes des affaires en en tirant les conclusions, il faut discuter pied à pied sur des documents minutieux, des témoignages et des indices, et disséquer l'accusation pour en montrer l'erreur et souvent la partialité.

Il faut étudier le jury et deviner ses réactions, manier la psychologie comme une arme précieuse et fragile entre toutes, s'indigner en gardant sa maîtrise et tout dire sans lasser l'attention.

Ses plaidoiries sont comme autrefois frémissantes et emportées, mais elles ont désormais une ampleur étonnante, car les juges occasionnels qui constituent les jurys sont patients et peu rapides à comprendre.

Et puis Bonnevie, dans les affaires de ce genre, où chaque détail peut provoquer une impression profonde, est trop esclave de sa conscience pour laisser aucun argument dans l'ombre et risquer de perdre la cause qu'il a accepté de défendre, par négligence ou par faiblesse.

Pour prévenir les défaillances qu'il croit possibles d'une mémoire merveilleusement fidèle, une note d'audience complète et précise et un inventaire détaillé de toutes les pièces du dossier sont à son banc. Il les suit, mais ne les lit pas.

Il les suit... les premiers moments, mais bientôt sa fougue l'emporte. Il retient son inspiration, mais il comprend qu'au lieu de se fier aux conseils d'un discours froidement étudié, il vaut mieux, fixant les jurés, voyant les éléments où leur esprit s'attarde et les fissures où le doute pourrait pénétrer, faire un plaidoyer pathétique et vibrant parce que répondant à l'émotion mystérieuse que les audiences criminelles communiquent à ceux qui les suivent.

Il accepte les avis de son inspiration; l'inspiration a le parfum de l'aventure, puisqu'on ne sait jamais d'avance les chemins qu'elle empruntera. Il se laisse entraîner par sa fougue, en voyant clair. Il improvise. Finies les plaidoiries apprises et les phrases toutes faites. Il doit dire sa certitude profonde et, délaissant l'éloquence, il doit parler selon son cœur.

L'émotion qu'il dispense à la foule lui revient en inspiration. Le doute qu'il commence à insuffler lui renvoie de la certitude. Il a renoncé à ses notes, mais à la place de ce guide qu'il a perdu, c'est l'atmosphère de la salle qui lui compose son discours. Il a délaissé l'éloquence, et voilà qu'il atteint tout à coup l'éloquence la plus sublime : celle que l'on n'a pas voulue, mais que l'ardeur d'une conviction seule a créée, celle qui ne résulte pas d'un effort

concret, mais que grâce à un travail antérieur, le cœur lui-même a inventée.

* * *

L'affaire d'assises qui l'a orienté dans cette voie difficile en lui révélant sa puissance fut l'affaire Van der Auwera, plaidée en 1897 aux assises de Bruges.

Van der Auwera, fils d'un éclusier de Furnes, engagé volontaire à quatorze ans, plus tard sous-officier, ensuite garde-train au chemin de fer, puis directeur du camionnage d'Ostende en même temps que capitaine de la garde civique, était accusé d'avoir, pendant trois ans, lentement empoisonné sa femme en mêlant tous les jours de l'émétique à sa nourriture.

Il avait quarante-sept ans au moment de ce procès. Vingt années auparavant, il avait épousé la fille d'un maréchal ferrant et de la tenancière d'un café de Bruges. Plus tard sa tendresse première avait fait place aux sentiments d'affection modérée que souvent produit l'habitude, lorsque l'enthousiasme du début n'a pas de racines profondes; il s'était méconduit et avait eu pendant quelques mois pour maîtresse l'épouse d'un médecin d'Ostende.

Délaissée vers 1893, cette dernière, lorsque Mme Van der Auwera fut décédée après trois ans d'inexplicable maladie, envoya au procureur du Roi une lettre anonyme — qui plus tard fut reconnue son œuvre — dont un passage énonçait ce qui suit :

« M. Van der Auwera a empoisonné sa femme au moyen d'émétique... Déterrez le cadavre, et vous verrez que l'émétique laisse des traces. »

Ces accusations avaient-elles pour origine une connaissance précise de la vérité, ou n'étaient-elles que des suppositions forgées à tout hasard par une imagination prophétique?

Ce fut le pivot du procès.

Car on déterra le cadavre et l'autopsie révéla qu'il contenait en quantité considérable de l'antimoine; et l'antimoine est le principal corps dont est composé l'émétique.

Pouvait-on croire que sans raison l'accusatrice aurait deviné que l'on trouverait de l'antimoine dans les viscères de la morte? Ne fallait-il pas supposer au contraire qu'elle savait, parce que son amant lui en avait annoncé l'intention ou qu'elle l'avait surpris à le faire, qu'il avait empoisonné son épouse au moyen d'émétique?

C'était une charge terrible de l'accusation, aggravée par ce fait que pendant les trois dernières années de la vie de la défunte, l'accusé avait toujours tenu à lui apporter et lui servir lui-même sa nourriture.

Van der Auwera fut arrêté et inculpé, malgré ses dénégations énergiques, et sa cause parut compromise jusqu'au premier jour de l'audience.

Mais Bonnevie, qui avait reçu la mission de le défendre, avait fébrilement étudié et scruté cette affaire, et secrètement forgé des armes inattendues pour ruiner l'accusation.

A l'audience il fit entendre des témoins dont certains vinrent affirmer que la victime prenait, plus ou moins fréquemment, pour soigner des maux de gorge, des pastilles de kermès. Et d'autres témoins — médecins, pharmaciens ou chimistes — déclarèrent que le kermès, médicament courant, contient de l'antimoine en assez forte quantité et qu'il est de ce fait susceptible, pour les personnes qui en abuseraient, de provoquer des accidents très graves.

Du coup le système du parquet se trouvait sérieusement ébranlé. Mais il restait ce point, encore inexplicable, de la prophétie de la maîtresse abandonnée.

Élément troublant sur lequel, dans sa plaidoirie, Bonnevie

apportera des explications vraisemblables qui grâce à sa conviction émouvante entraîneront l'acquiescement.

« La dénonciatrice, dira-t-il, femme d'un médecin, et belle-sœur d'un toxicologue éminent, avait toutes facilités pour s'initier à la science des poisons. Et nous savons qu'elle l'a fait. Elle empruntait à son beau-frère des livres relatifs à cette matière peu connue; elle a même — circonstance incontestée — découpé dans certains livres de poisons des pages entières qui paraissaient présenter pour elle un intérêt spécial. »

« Si elle savait — et ne l'y a-t-elle pas elle-même incitée? — que Mme Van der Auwera abusait du kermès, ne pouvait-elle pas dire avec une certitude qui ne devait pas craindre d'être démentie que dans les viscères du cadavre on trouverait de l'antimoine? »

Cette explication lumineuse créait plus que le doute en faveur de l'accusé; elle rendait toute leur valeur aux arguments développés auparavant pour démontrer son innocence. Le jury fit la seule chose que la raison lui commandait de faire : acquitter.

Ce fut la première affaire d'assises vraiment sensationnelle que Bonnevie eut à plaider. Ses patientes recherches, sa logique impitoyable et l'habileté dont il fit preuve dans la présentation des arguments et dans la façon dont il sut faire progresser l'intérêt, avaient abouti à cette réussite que personne n'attendait si complète.

* * *

Mais, plus encore que ces précieuses qualités, ce furent sans doute sa conviction impressionnante et l'énergie farouche dont il fit preuve dans l'accomplissement de sa tâche qui conférèrent à ce procès son caractère exceptionnel.

Bonnevie, après avoir avec une rare persévérance étudié le dossier de l'affaire, était, non pas à peu près convaincu, mais absolument, entièrement, indiscutablement certain de la justice de la cause qu'il était chargé de défendre.

Et cette certitude sans réserve se traduisit à l'audience par une sorte de fanatisme, un farouche orgueil et une ombrageuse susceptibilité quant aux privilèges de la défense.

Il incarnait le droit de défense ou, comme on l'a dit de Lachaud, il était lui-même la Défense. Il faisait respecter les droits de l'accusé et par là il se grandissait avec lui.

Certaines de ses apostrophes sont restées légendaires. Toujours, à cause de sa sincérité patente, elles provoquaient une émotion que tout le monde ressentait.

Au cours de l'affaire Van der Auwera notamment, répondant au procureur général qui reprochait au gendre de l'accusé d'avoir, en public, défendu avec véhémence la réputation de son beau-père, il s'écria :

« Je prétends, moi, que Verriest a bien fait de tenir le langage qu'on lui a reproché, et si j'avais été à sa place, je l'aurais tenu également. Poursuivez-moi, si vous voulez! »

* * *

Il serait trop long de citer toutes les causes célèbres qu'à la suite de cet acquiescement fameux Bonnevie plaida au cours des années qui suivirent.

Ce ne furent pas uniquement des affaires d'assises, mais celles-ci occupèrent désormais la plus grande partie de son temps.

A côté d'elles, il eut des causes de tout genre. Il fut même prié par l'Administration des Finances — qui très souvent sait procéder à des choix judicieux — de défendre habituellement ses intérêts. Mais la matière de l'enregistrement et celle des droits de patente ne se prêtent généralement pas à ces mouvements passionnés qui étaient nécessaires à Bonnevie pour alimenter son talent.

Il laissait à des collaborateurs plus paisibles ces questions moins captivantes pour se laisser conduire où sa nature l'entraînait.

* * *

En 1907, il fut chargé par la famille Balmaceda de plaider aux assises du Brabant, comme partie civile, contre Carlos Waddington.

Les personnages de ce drame ne faisaient pas partie du public habituel comparaisant en cour d'assises.

Ernesto Balmaceda, nouveau secrétaire de la légation chilienne à Bruxelles, tendre mais faible, tout jeune et d'une famille presque illustre, avait été reçu comme un fils par M. Waddington, ministre du Chili, et par sa femme. Leurs enfants, Carlos, qui fut le meurtrier, et Adélaïde, qui devint la maîtresse de Balmaceda, lui témoignèrent aussitôt la plus vive sympathie.

Quel est d'Adélaïde Waddington et d'Ernesto Balmaceda celui qui le premier tenta de séduire l'autre, il est difficile de le dire.

Quoi qu'il en soit, nous savons qu'ils eurent des entrevues secrètes pendant près de trois mois, et qu'un beau jour se révéla l'irréparable. Le scandale apparut impossible à dissimuler dans un avenir assez proche. Une seule solution s'imposait : le mariage. Et en janvier 1907, les parents Waddington, qui venaient d'apprendre avec horreur cette terrible vérité, signifèrent à Balmaceda qu'il devait réparer la faute qu'il avait commise.

Mais celui-ci, trop fier de sa naissance qu'il croyait supérieure, hésitait parce qu'il jugeait la famille Waddington indigne de lui. Et puis il prétendait avoir acquis la certitude de n'avoir pas été le premier amant de M^{lle} Waddington; et si vraiment son passé n'était pas irréprochable, il éprouvait une répugnance à lui consacrer toute sa vie.

Ce soupçon était sans doute dépourvu de fondements sérieux. Dans tous les cas, il avait compromis une jeune fille, coquette et ardente, il est vrai, mais qui lui avait voué un amour éperdu. Des doutes survenant après trois mois de liaison, et un absurde point d'honneur, ne pouvaient certainement justifier un abandon qui constituait malgré tout une indigne lâcheté.

Devant les objurgations que lui font les parents Waddington, Balmaceda paraît consentir au mariage.

Il accepte, puis il se reprend. Il continue ses relations clandestines avec la jeune fille, décidément mal surveillée et bien amoureuse. Mais en même temps, il demande son déplacement. Encore un mois s'écoule dans des alternatives et des méfiances. Enfin, le 24 février, les Waddington apprennent tout à coup l'imminent départ de Balmaceda; et après une scène injurieuse et violente que ce dernier fit à M^{me} Waddington en lui confirmant sa décision d'abandonner sa fille, Carlos Waddington, mis au courant par sa mère, se rendit chez le séducteur et de cinq balles de revolver, le tua.

* * *

Après le meurtre, Bonnevie fut supplié par les parents Balmaceda de protéger la mémoire de leur fils contre les attaques que sûrement les avocats de la défense, pour excuser le meurtrier, allaient diriger contre lui. Les défenseurs de l'accusé s'avéraient dangereux; l'un de ceux-ci manifestait même quelque disposition pour la plaiderie; il s'appelait Paul-Emile Janson.

Bonnevie fut frappé plutôt par la noblesse des sentiments du jeune homme que par la lâcheté de ses actes. En tout cas on l'avait tué, et il lui parut évident que la mission dont on le chargeait était juste, et dès lors il fut décidé à l'accomplir aussi bien qu'il le pourrait.

En plaidoirie, il commença par affirmer que Carlos Waddington devait être puni pour la faute qu'il avait commise.

« La prévention est telle, dit-il, et déjà irrésistiblement s'en dégage la réponse logique : la prévention est établie! Un seul motif pourrait faire écarter la culpabilité : si l'accusé avait été contraint par une force à laquelle il n'aurait pas pu se soustraire. Cette contrainte n'a pas existé! Carlos Waddington a prémédité son crime. Et l'intention avait si bien et de si loin précédé l'acte, qu'un débat a pu s'élever dans son esprit bouleversé : laisserait-il agir son père, ou agirait-il à sa place? »

Puis il prononça contre Adélaïde Waddington un réquisitoire implacable. Il essaya de faire passer dans l'esprit des jurés hostiles la conviction qu'il s'était faite et qui peut-être était fondée : que la faiblesse n'était pas du côté de la femme, mais de l'homme; que c'est elle qui l'avait séduit, car elle était rouée, et bien plus que lui rompue aux escarmouches de la coquetterie. Balmaceda, plus jeune qu'elle, s'était laissé prendre aux manœuvres savantes de la femme dont le charme pervers avait éveillé sa tendresse, et il n'avait pas vu que sa séduction raffinée cachait de douteuses intrigues.

Cette thèse était plausible au fond mais, difficile à faire admettre, elle aurait fait sourire les jurés par sa fragilité, si elle n'avait été confirmée par des arguments éclatants. Et c'est pourquoi, malgré la cruauté qu'il y avait à le faire, Bonnevie crut devoir lire presque en entier toutes les lettres intimes que M^{lle} Waddington avait adressées à son amant, et que la police avait saisies.

Ce n'étaient que des mots de passion qui se répétaient avec l'obsession d'interminables ritournelles, des serments d'amour mille fois renouvelés, et le rappel émouvant de secrètes entrevues; tout le roman trop court vécu par cette amoureuse en quelques semaines de bonheur, ses sentiments les plus cachés et ses rêves les plus intimes, ainsi jetés en pâture à la foule, avide de scandales bourgeois.

Cette lecture interminable dura pendant près de trois audiences, mettant les nerfs des auditeurs à une trop rude épreuve. Surtout Carlos Waddington, qui voyait disséquer la honte de sa sœur, pour laquelle il se trouvait assis sur ce banc d'infamie.

Et tout à coup son énergie fut à bout. Dans une lettre de la jeune fille, il fut lui-même mis en cause : « Défie-toi de Carlos », écrivait-elle, « n'en parle pas à Carlos ». C'en était trop pour son courage. Cette pensée que sa sœur, pour laquelle il avait enduré tant de souffrance, se défiant de lui, mettait en garde son amant, lui fut affreuse. Il fut pris d'un vertige et s'éroula sur son banc.

Devant ce spectacle tragique, un incident violent prit naissance.

Le public indigné créa presque une émeute. Bonnevie en plaidant n'apercevait pas l'accusé et n'avait pas vu son malaise. Des cris dans l'auditoire partirent : « Assez! Assez! » Bonnevie s'écria qu'il n'avait pas à tenir compte de l'attitude de la foule. Mais de tous côtés maintenant des assistants manifestaient, et l'on entendait par moments dans le bruit persistant ces mots toujours les mêmes et cent fois répétés : « Assez! Assez! Taisez-vous! ». L'audience fut suspendue et Bonnevie alors, regardant vers le banc de l'accusé, comprit le motif de cette soudaine explosion populaire, qui avait suscité de sa part une si vive résistance.

* * *

Le contenu des lettres passionnées n'atteignit pas le but qu'il avait recherché.

Le lecteur impitoyable passa pour un bourreau aux yeux de l'accusé et de ses défenseurs; il révolta les assistants et mécontenta le jury.

Le verdict fut une réaction violente contre le système adopté, et ces délicatesses instinctives, que Bonnevie avait cru de son devoir d'ignorer, inspirèrent un acquittement qui soulagea l'indignation des spectateurs.

Pour une fois, il perdit une affaire d'assises qui n'était pas désespérée. Mais cet insuccès se comprend. Sa place n'était pas à la barre des parties civiles; il n'avait pas les qualités requises pour le métier d'accusateur. Surtout qu'il s'agissait d'une femme dont il dut condamner l'attitude et souligner les défaillances; et pour lui, dont la générosité sans limites eût voulu protéger tous les êtres faibles et secourir toutes les détresses sans refuge, il dut paraître affreusement pénible d'accabler une jeune fille dont la seule faute ne fut peut-être que d'avoir été trop ardente, et de s'être laissée prendre la première au charme de son propre jeu.

YVES DELACROIX,
Avocat à la Cour d'Appel.

(La seconde partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.)

Fernand Neuray tel que je l'ai connu

IN MEMORIAM

J'emporte de lui une image de jeunesse. Il allait partir pour la Grèce, pour ce pèlerinage au pied de l'Acropole, qui réchauffait en son cœur la flamme du passé. C'est le privilège des humanistes à l'ancienne mode de vibrer ainsi à l'appel de la mer retentissante.

Il arpente à pas nerveux son large bureau de la place de Broqueville. Sur la table, des enveloppes gonflées de carnets à souches, de billets d'excursions, les itinéraires, les passeports. Il me vante ce « Guide bleu » où le signet marque déjà — mais comment aurions-nous pu le prévoir, nous qui l'écouions si allègre, si débordant d'humeur joyeuse et de projets? — l'arrêt du destin, de la *Moira*. Je lui parle du *Voyage à Sparte*; mais il ne goûte guère l'incantation de Barrès. Renan aussi le déconcerte, d'ailleurs. A cet Ardennais de bonne souche le brouillard celtique ne dit rien qui vaille. Et comme nous évoquons ensemble le *Grand Pan*, de Clemenceau, Neuray convient de bonne grâce que le Tigre écrivait aussi mal qu'il haranguait bien.

— *Je vous abandonne le littéraire : laissez-moi le journaliste.*

De Clemenceau nous sommes revenus à la politique. C'était fatal. En partant pour la Grèce, le directeur de la *Nation belge* entend bien laisser à ses collaborateurs « la mitrailleuse chargée », comme il dit volontiers. Mais déjà le revoilà aux rives de l'Archipel! Hélas! *non licet omnibus adire Corinthum...*

Vraiment, ce jeudi matin, il était « en forme ». Chacun a remarqué sa vivacité, son entrain. Comme un collégien qui se promet de belles vacances, il nous disait sa joie. On oubliait qu'il avait vieilli, qu'il avait — durement — accusé le coup que fit à tous les Belges la mort du Roi, qu'il avait — cruellement — souffert de ce désaveu que lui parut le discours de M. de Broqueville.

* * *

La mort foudroyante de Fernand Neuray, n'est-ce pas celle que souhaite tout lutteur de sa trempe? A des tempéraments comme ceux-là convient mal la lente agonie des valétudinaires. Le cœur a trop battu, battu trop vite : brusquement, il s'arrête. Et toute cette flamme qui brûla sans ménagements, une rafale, d'un seul coup, l'éteint.

Neuray fut, dans toute la force du terme, un tempérament. Pour jouer le rôle du chef, c'est là vertu nécessaire. Charles Bernard a parlé du *pectus*. C'est bien aussi pourquoi la disparition du directeur de la *Nation belge* sera ressentie — est déjà ressentie — comme une perte d'affection. Nous ne manquons pas, en Belgique, d'hommes intègres. Nous ne manquons peut-être pas de citoyens clairvoyants. Je ne vois personne qui mette au service de cette intégrité et de cet amour du bien public le même élan, le même enthousiasme, la même force communicative. Neuray était « l'animateur ». Avec lui s'est détendu le ressort le plus agissant de notre énergie nationale.

Ce tempérament, Fernand Neuray l'avait voué à la défense et illustration d'une doctrine : l'union nationale.

Il l'avait mise au point au terme d'un tragique effort, au contact des réalités de la guerre, sous la dictée en quelque sorte du canon. Son goût de l'histoire témoigne de cette soumission au réel, qui signifie souplesse, évolution, correction, vigilante. De cette évolution certains croyaient devoir se gausser. Les pauvres gens! On a voulu, plus d'une fois, dans le feu de la polémique, embarrasser le directeur de la *Nation belge* en mettant sous ses yeux trois ou quatre lignes de l'ancien directeur du *XX^e Siècle*. Comme si le propre du grand politique n'était pas de s'amender sans cesse, de profiter, chaque matin que Dieu fait, des enseignements de la veille! Le vrai conservateur n'est pas celui qui s'accroche à des positions inflexibles. Seuls, les jacobins meurent sur des principes. Une vie bien remplie finit toujours par dessiner une noble courbe.

Or, si l'on peut ne pas toujours se déclarer d'accord avec toutes les initiatives de Fernand Neuray, nul ne contestera que la *Nation belge* ne se soit sans cesse améliorée dans le sens national. A ce propos, et sans qu'il soit besoin de prononcer ici le panégyrique, n'est-il pas significatif que des deux idées maîtresses de Neuray — en politique intérieure, l'union des hommes d'ordre; en politique étrangère, la vigilance du côté de l'Est — les événements se chargent de nous montrer, chaque jour davantage, la pertinence éclairée et le triomphe prochain? Tant il est vrai que, tout comme l'erreur, la vérité a sa logique. On peut différer d'avis sur les méthodes : le dessein était excellent.

Quant aux méthodes elles-mêmes, d'aucuns ont reproché à Fernand Neuray ses allures de polémiste. Ce serait le lieu de rappeler la boutade bien connue : on ne nourrit pas un lion avec des haricots. Au surplus, il n'est pas de vrai journaliste sans cette *vis satirica* qui distingue aussi bien un Veillot qu'un Rochefort, qu'un Léon Daudet. Combattif par tempérament, polémiste par vocation, Neuray n'avait garde cependant de céder à son « démon ». Il modérait autant qu'il était en son pouvoir sa verve impitoyable. Combien de fois l'ai-je entendu me donner à moi-même des conseils de modération!

— *Ne jamais attaquer les personnes!* me répétait-il encore à la veille de son départ. *Nous faisons ici la chasse aux idées. Le reste...* Et sa main esquissait un grand geste d'indifférence.

Elle est de lui cette image : en polémique, mieux vaut le chasse-mouches que le pavé. Les excès de plume n'avaient pas de censeur plus sévère que cet escrimeur né pour les armes courtoises, les armes où le salut est de rigueur, où les coups de Jarnac sont pros crits. J'ose affirmer que jamais Neuray n'a ajouté un grain de picrate à un seul article d'un de ses collaborateurs. Combien en a-t-il enlevés?... Dieu seul le sait — et sa plume prompte à la rature.

Sa mobilité d'esprit avait quelque chose de décourageant pour l'interlocuteur. A telles enseignes qu'une conversation avec Fernand Neuray ressemblait à une course folle à travers un glacier sillonné de crevasses, hérissé d'arêtes rudes. Monologue bien plus que dialogue, d'ailleurs. Alors que ses articles ont une architecture un peu sévère, ses propos à « bâtons rompus » constituaient pour lui une sorte d'alibi, l'évasion. Pour moi, c'est surtout

par là qu'il vivra : par cette curiosité toujours en quête et qui était en même temps une incomparable « accoucheuse » de curiosités nouvelles. Ce causeur éblouissant, qui rattrapait au vol toutes les balles, était à son tour un lanceur de balles. Il avait ce génie de la conversation qui consiste à parler et à faire parler. De là vient qu'à table, au salon, Neuray « polarisait », si l'on peut dire, l'intérêt général.

Cette conversation retombait volontiers sur le passé.

— *Voyez-vous*, disait-il... Et d'amorcer une conclusion historique.

* * *

Il faut parler de son amour de l'histoire. A mon sentiment, Fernand Neuray n'a vu dans l'histoire qu'une somme d'expériences. Comme l'a très bien montré, au lendemain de la mort, M. Paul Herten, dans l'article le plus juste de ton qu'il m'ait été donné de lire, nul n'a cru plus que Neuray aux lois de la récurrence historique. Il y avait, chez lui, un certain déterminisme et qui plaisait à sa prudence d'Ardennais. On voudrait citer Taine, fils du même sol, avec le même cerveau solidement organisé et cette conception mécaniciste des *Origines de la France contemporaine*. S'il fallait trouver à Fernand Neuray un maître spirituel, je n'hésiterais pas un instant. A condition toutefois d'« échauffer » Taine. Mais la tournure d'esprit est toute voisine. Et jusqu'à cette défiance d'une certaine forme de la sensibilité qui risquerait de se confondre avec l'émotion — ou mieux, avec l'*emotional* des Anglais.

Pour en revenir au sens historique du directeur de la *Nation belge*, je crois qu'il ne faut pas avoir peur de lui reprocher sa tendance « passiste ». S'il est vrai que les révolutions supposent des solutions d'audace, je doute que Fernand Neuray se soit accommodé d'une révolution. Ce qu'il appelait ses quarante années de métier, c'était sa propre histoire qu'il invoquait — et peut-être, en un coin de son cœur, quelques vieilles amours — contre les entraînements de l'imagination. Il y a là comme un travail d'autodiscipline, d'ailleurs admirable chez un tempérament de feu comme le sien. Mais la logique avait eu raison du sentiment. Kurth était tout de même autrement romantique.

* * *

Plus qu'à la force du sentiment, Neuray croyait à la vertu de l'intelligence, à la vertu du travail. Cet *homo novus*, comme il aimait à s'appeler (car il n'a jamais fait mystère ni de ses origines paysannes, ni de ses commencements laborieux), avait horreur du nivellement par le bas. Sa détestation vigoureuse de la démocratie électorale vient de là.

Il lui aura peut-être manqué de céder à une certaine fantaisie. La faiblesse ne l'intéressait guère. En tant du moins qu'elle est une humeur d'âme. D'où, l'une ou l'autre prévention littéraire. Le goût, chez lui, entrait dans des « catégories ». Je crois bien que le symbolisme lui était étranger et tout un expressionnisme fait de suggestions, de demi-teintes. On a invoqué en faveur du modernisme de Neuray ses goûts artistiques, les toiles de sa galerie. J'ai l'impression que ses préférences le portaient vers un classicisme aux lignes nettes. Mais il avait subi fortement l'influence de Charles Bernard. Sans compter qu'il y a aussi cette « soupape de sûreté » qui fait que tout homme, au moins une fois dans sa vie, est en contradiction violente avec son moi.

De ce goût de Neuray pour une beauté simple j'ai gardé ce simple souvenir. Je venais lui présenter mon *Villon*. Le volume avait paru dans deux éditions (une « belge », une « française ») et sous deux couvertures différentes. La couverture belge — celle d'une collection scientifique, avec le sévère encadrement noir et la vignette stylisée d'un microscope — me paraissait moins réussie,

moins plaisante que celle — bleu et or, aux lignes modernes — de l'édition française. Ce fut un exemplaire de cette dernière que je lui offris. Il accepta l'hommage de la meilleure grâce du monde, mais ne me cela point sa préférence pour l'édition belge.

— *C'est plus classique*, disait-il, comparant les deux volumes.

Ce classicisme éclatait dans ses articles. Qu'on les relise tous : ils ont tous cette qualité que les manuels de stylistique appellent la composition. L'argumentation solide s'appuie sur des propositions qu'une logique impeccable met en forme. Mais la forme à son tour se distingue par la solidité. Rien de lâche, ni de mou. Nulle lympe ne gonfle les contours d'une phrase volontiers périodique, mais d'où toute redondance est bannie. Le style de Fernand Neuray est un métal de bon aloi, avec un son plein. On voudrait parfois plus de moelleux, quelque chose d'étouffé. N'allons pas nous plaindre : la mariée est trop belle. La sobriété même de cette prose drue a son prix. D'ailleurs, il n'est pas rare de découvrir, au détour du raisonnement, l'image pittoresque. Ainsi flambe, au penchant du coteau ardennais, une touffe de genêts d'or.

* * *

Ce serait le lieu de dire tout ce que doit Fernand Neuray à sa formation classique. Les bons prêtres du Séminaire de Bastogne qui lui enseignèrent le rudiment, ouvrirent devant le petit paysan émerveillé les *Géorgiques* et Démosthène, l'Archipel aux Sirènes et les horizons violets où le temple fait sa tache de paros, Neuray ne les oubliera jamais. Il reste, à mes yeux, le modèle achevé de cet humanisme dont nous sommes encore plus nombreux qu'on ne pense à défendre les conquêtes. (Et comme il était à nos côtés dans cette croisade!) En ce temps-là, vers 1890, on ne bourrait pas les enfants de notions sur les dérivées, de la théorie des quanta ; laissant aux portiers de palaces les langues dites vivantes, on conduisait l'élève par la main aux sources toujours vives de la pensée subtile et du verbe nombreux. C'est ainsi que Neuray a appris le latin, le grec, sa langue maternelle. Il les savait. Et il en a porté dans la vie, dans sa vie de journaliste, la leçon exemplaire. On a raillé sa manie des citations. Touchant témoignage de cette ferveur que l'humanisme avait allumée en lui!

Certes, dans les trésors de l'antiquité nous faisons un choix. Neuray est allé d'instinct à cet art des justes proportions et des harangues persuasives. Plus que la philosophie de Platon, l'a séduit l'éloquence des Olynthiennes ; mieux que les statuettes de Tanagra lui plaisaient les colonnes du portique. C'est que nos vieux humanistes avaient mis au programme une Hellade à Egine et dont la beauté est plus belle que la grâce.

Au demeurant, si Fernand Neuray avait « sa » conception de l'antiquité, la fréquentation des anciens lui avait donné d'essayer de tout comprendre. Son « tempérament d'autocrate », ainsi que disaient les esprits superficiels, savait, sinon se plier, se replier.

* * *

Le journaliste était incomparable.

Il avait l'amour de son métier, cet amour-passion qui vous prend l'homme jusqu'aux moelles. Pour le directeur de la *Nation belge*, pas de vacances — si c'est profiter de ses vacances que de laisser, ne fût-ce qu'un jour, les préoccupations habituelles. La *Nation*, ce journal qu'il avait fondé, qui était devenu quelque chose de sa chair, le souffle de son souffle, il l'emportait avec lui dans sa solitude de Saint-Quay. Il lisait son journal de la première à la dernière ligne. Il épluchait le moindre article, les feuilletons, les contes, les communiqués des correspondants de province. Son goût de la ponctuation, des beaux titres, de la mise en pages expressive donnait à ce scrupule du métier quelque chose de jaloux,

de terrible et de gentiment puéril. Je l'entends encore qui dit à M. Finet, la veille de son départ : « N'oubliez pas de me préparer les notes qui ont été rassemblées sur la politique du journal vis-à-vis de l'Allemagne. » Car il tenait à emporter dans son bagage un peu de sa chère *Nation*.

Il avait le sens de l'article quotidien. Pourtant, ces deux colonnes qui semblent n'emprunter leur vie qu'à l'actualité la plus fugitive, on est surpris, à les relire, de leur pertinence. C'est qu'à travers les événements qui passent et les hommes qui changent, Neuray a sans cesse défendu — et cela aussi, c'est du journalisme et du meilleur — quelques vérités essentielles. « Je répète toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose. » Ainsi ses « Diurnales » ne périront pas. De cette fidélité à un idéal il portait le goût jusque dans son amour des formules : *Mon petit doigt m'a dit... Les jourriers de la Révolution... Plus clair que la lumière du jour* (un paradigme de nos vieilles grammaires latines)...

Pour la perfection du métier, c'est bien simple : Fernand Neuray avait à ce point le journalisme dans le sang qu'il eût appris, je crois, la recette de l'honnête article au pire plumitif. Sa merveilleuse facilité lui permettait de dicter ses « papiers », qui n'étaient d'ailleurs jamais improvisés, mais mûris dans une suite de conversations particulières où ce maître publiciste essayait en quelque sorte les réactions du public. Non qu'il voulût le flatter; mais il avait besoin, pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, qu'on lui lançât des balles. A l'égard de ses collaborateurs, il se montrait à la fois sévère et juste. Plus avare de compliments que de critiques. Mais aussi quel flair! quelle façon magistrale de dépister l'adjectif superflu, de redresser la phrase boitillante, d'élaguer, surtout, d'émonder! C'est un peu mon métier de corriger des copies, de mettre du rouge sous du noir. Fernand Neuray eût été un merveilleux professeur. Car il poussait l'abnégation, la patience (lui qui n'en était pas prodigue), l'amour du métier enfin, jusqu'à l'expliquer, ce métier, mot à mot.

Je me souviendrai toujours de cette leçon de journalisme qu'il me donna, un après-midi, dans son bureau. Il m'avait conseillé de lire Banning, Prins, de Laveleye, les « ancêtres » et d'en tirer un « papier » sur la réforme de l'État. Je lui apportai huit feuillets couverts d'une écriture serrée.

— *Trop long!* me dit-il tout de go. Mais il lut jusqu'au bout. *Bien. L'article passera. Nous allons le revoir ensemble.*

Alors, pendant une heure, la plume à la main, Neuray journaliste me montra comment on fait la critique d'un article de journal. Sans outrecuidance, d'ailleurs, sans la moindre morgue. J'avais tout loisir de protester, de discuter. Et il arrivait qu'il retirât son observation, biffât sa rature, rétablît mon texte. Neuf fois sur dix cependant, il avait saisi, à première lecture, ce que j'appellerai, faute de mieux, les manquements aux lois du genre. Alors, la correction achevée, il relisait la phrase à voix haute, la tête inclinée en une détente heureuse...

... Dans ce même bureau d'où je l'ai vu partir pour la grande croisière, sur la mer fatale aux navigateurs, du côté de l'Erechtéion et des Moires inexorables.

FERNAND DESONAY.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La Genèse de l'art flamand⁽¹⁾

La réponse à la question : « Quand l'art d'une nation devient-il national? » implique une définition préalable des caractères autochtones de cet art. Ce n'est qu'après avoir fixé ces caractères qu'il me paraît possible d'examiner à partir de quelle époque ils se sont manifestés nettement.

Je m'abstiens ici de toute théorie arrêtée concernant les influences ethniques dans l'art. Il me serait difficile d'accorder plus qu'une faible confiance à la pureté des races européennes. Puis, l'évolution du style artistique ne présente rien de la rigidité des déductions de laboratoire. Elle saute les systèmes. L'esprit créateur passe par delà les formules.

Tout au plus pouvons-nous discerner les quelques caractères par lesquels l'art d'un peuple particulier se distingue de celui des autres peuples.

Encore convient-il de le faire avec toute la circonspection voulue. Les idées erronées que l'on a émises sur l'essence de l'art flamand nous mettent sur nos gardes. On a tôt fait de définir les caractères de l'art flamand, si l'on suit le système de Taine. On fait passer cet art pour un composé hybride de sensualité et de spiritualité. Ce sont là des généralisations didactiques à outrance. Elles se prêtent à des développements littéraires faciles, aussi brillants que ceux de Fromentin, et s'illustrent aisément d'exemples choisis.

Mais qui donc peut prouver que cette dualité de réalisme et de mysticisme soit un caractère qui distingue vraiment le peuple flamand et son art? Cette dualité est inhérente à l'âme de tout être humain normal. L'homme est porté passionnément à la vie. Et cependant il est possédé par un désir toujours inassouvi de se détacher de tout ce qui est matériel et de donner libre cours à son esprit. C'est la lutte éternelle entre la matière et l'esprit.

Ce n'est, par conséquent, nullement le mélange proprement dit de sensualité et de spiritualité, qui puisse constituer le propre de l'âme flamande, telle qu'elle se manifeste dans l'art flamand. Il faudra rechercher l'essence de l'âme et de l'art des Flamands plutôt dans la forme particulière qu'y prennent la sensualité et la spiritualité, chacune séparément, et aussi dans l'excellence du travail technique des artistes.

* * *

Un premier caractère essentiel de l'art flamand est une sensualité réelle, mais réservée.

Le Flamand vit intensément de ses sens. Il n'est ni rêveur, ni hâbleur. Il vit dans le présent. La conception de la réalité est largement développée chez lui. Son esprit supporte mal l'abstraction pure. Et il s'exprime d'une façon directe.

Un des grands écrivains flamands du Moyen âge, Jean van Ruysbroec, a exprimé les idées les plus abstraites de la mystique en un style absolument réaliste, et le poète moderne Karel van de Woestyne, cérébral comme pas un, a manifesté son amour du sol natal par une image où tout Flamand reconnaît l'expression la plus immédiate du bonheur de vivre : « O Flandre, où nous sommes comme des convives à des tables richement dressées! » Les van Eyck, les Bruegel, les Rubens se sont exprimés de la même façon en leur langage plastique.

(1) Conférence faite en séance plénière au récent Congrès International d'Histoire de l'Art à Stockholm.

Voilà bien le réalisme flamand, dira-t-on avec Fromentin : réalisme grossier et terre à terre. Je m'inscris en faux contre les idées courantes à ce sujet. Le réalisme des van Eyck, van der Weyden, van der Goes n'est pas plus vulgaire que celui des primitifs italiens et français. La présentation réaliste dans l'art portugais et dans l'art espagnol du même moment est bien plus âpre que dans l'art flamand. Ceux qui prétendent que les salles Rubens dans les grands musées leur donnent l'impression d'une halle aux viandes n'ont rien remarqué de la transposition idéale que la conception et le pinceau prestigieux du maître savent conférer au corps humain. Et M. Ingres, qui traversait la galerie du Luxembourg en ouvrant son parapluie, a fait un *Bain turc*, où les naïades de Rubens s'empâtent et se figent.

Voici par quoi se distingue le réalisme de l'art flamand. Le Flamand jouit de l'aspect riche des réalités avec une passion amoureuse. Cette jouissance lui est un véritable plaisir du sens visuel. Le riche aspect des objets lui paraît plus important que leur belle silhouette et leur groupement attrayant.

Les œuvres des primitifs flamands ne constituent pas un ensemble de compositions aussi audacieuses que savantes, comme celui qui fait l'émerveillement de l'art italien de la même époque. Ces tableaux sont de dimensions restreintes; ils ont été faits pour orner une chapelle ou une chambre intime, dont la pénombre est propice à la magnificence du coloris et à la contemplation fervente. Le peintre flamand recherche les couleurs saturées, qui semblent être faites de pierres précieuses broyées et fondues. Ces couleurs se font valoir mutuellement, et la composition, basée sur les valeurs, leur procure une résonance harmonieuse, qui ressemble à celle de la musique polyphonique, succédant, à cette époque, au plein chant du Moyen âge. Dans l'art, le Flamand aime encore les formes quelque peu sensuelles : les bons sculpteurs flamands créent des figures, où les volumes s'affirment, où le modelé est serré, où les mouvements largement ondulés abondent, et où le côté pictural domine. Dans l'exécution, l'attention des peintres flamands va vers la matérialisation des sujets, vers le rendu de la densité des objets à représenter : ces peintres se plaisent à rendre la lourdeur des draps de Flandre, la légèreté d'un duvet, la dureté d'un rocher, la finesse d'un épiderme de femme.

Ce don d'observation, ce plaisir à rendre les objets avec leur bel aspect, les artistes flamands les ont en commun avec les artistes hollandais. Ils possèdent cependant quelque chose de plus, qui les empêche de se complaire exclusivement dans l'observation et le rendu direct. Leur imagination et l'exubérance de leur sentiment exaltent leur vision. La transposition des objets dans la vision artistique est bien plus essentielle chez eux que chez la plupart des peintres hollandais.

Et voici un *second caractère de l'art flamand : la transposition artistique, c'est-à-dire la transposition dans le domaine spirituel* — qu'il ne faut pas toujours entendre dans le sens du domaine religieux — se distingue dans l'art flamand du XV^e siècle par une belle réserve de l'esprit devant les sujets. Cette réserve se manifeste dans le sentiment serein et soutenu, dans la présentation calme, l'immobilité des personnages, leur regard rentré vers l'intérieur, et dans ce je ne sais quoi de mystérieux, qui plane sur toute l'œuvre et suscite en nous une émotion profonde et douce, cette même émotion qui a étreint les artistes durant toute la durée de leur travail lent et soigné.

Cette spiritualité particulière se remarque, cela va de soi, dans les sujets religieux. Les artistes flamands de la fin du Moyen âge possédaient la religion simple et sincère de leur temps. Malgré la grossièreté apparente de la vie de l'époque, grossièreté dont les artistes n'étaient nullement exempts, les artistes flamands ont pu se recueillir dans le monde idéal de l'art. A leurs meilleurs

moments, la piété était actuelle et la prière un état permanent de leur âme.

La spiritualité ne fait même pas défaut dans la manière dont ils concevaient les sujets les plus familiers. Un portrait de van der Weyden ne donne pas exclusivement la physionomie du personnage, mais aussi sa vie intime, son rêve, le fond de son être. Dans le portrait considéré communément comme celui du marchand Jean Arnolfini et de sa femme Jeanne Cenani, Jean van Eyck ne se borne pas à fixer les traits individuels des personnages et les réalités qui les environnent. Pour qui saisit les impondérables, les attitudes recueillies et rapprochées, les regards noyés, la représentation amoureuse des objets, l'atmosphère intime de cette chambre suggèrent le mystère enveloppant deux âmes qui se donnent pour la vie dans un moment suprême. Ceux qui produisent de telles œuvres ont la pudeur de leurs sentiments. Ils ne se livrent qu'à voix basse.

Ainsi ces artistes parviennent à pénétrer leur œuvre de cette belle réserve de l'âme contemplative, qui, dans le recueillement, écoute les échos suscités par le contact avec la beauté, avec l'infini. Il importe de souligner que cette qualité de spiritualisation ne provoque pas une aridité de la forme plastique. L'art des primitifs flamands ne perd jamais le contact avec la réalité. Ce contact s'inscrit dans la forme artistique. La forme qu'ils créent s'est dégagée des formes abstraites de l'art du Moyen âge. Ce n'est plus l'idée seule qui est froidement exprimée. C'est l'idée incarnée dans la réalité. Ici, le général se lie au particulier.

C'est ce bel équilibre de la conception idéale et de la forme réelle qui distingue l'art flamand primitif de l'art primitif des autres contrées. C'est ce même équilibre qui permettra au sculpteur flamand François Duquesnoy de créer à Rome ce saint André de la basilique Saint-Pierre, plus monumental, plus baroque, mais aussi plus sincèrement héros-chrétien que le Longin de Bernini. C'est toujours cet équilibre, où l'idée ne l'emporte pas sur la forme et où la recherche de la belle forme ne se fait pas au détriment de l'idée, qui fournira à Rubens le moyen de produire les œuvres les plus essentiellement baroques et les plus sensuelles, tout en nous imposant, avec une franchise totale, sa conception élevée de la vie.

Enfin, si les artistes flamands ont pu être d'excellents réalisateurs de conceptions spirituelles, c'est que leur milieu leur imposait *la connaissance parfaite de la technique*. Celle-ci constitue un troisième caractère essentiel de leur art.

Cette connaissance de la technique était exigée de chaque maître qui désirait vivre d'un métier d'art. Une longue tradition avait amené les corporations des métiers dans les villes flamandes à se donner une organisation sévère. La perfection du travail fourni était de rigueur. Des chefs étaient préposés à l'examen des œuvres destinées au commerce. Il s'était formé très tôt une tradition de travail soigné. Les sculpteurs employaient du bois solide et sec. Les peintres employaient les pigments les plus chers et les plus solides, ainsi que les agglutinants les meilleurs. Ils préparaient eux-mêmes leurs couleurs. Les Flamands sont des coloristes, c'est entendu, et Louis David avait raison lorsqu'il écrivit, au début de son séjour à Bruxelles, à son ami Gros : « Si j'étais venu plus tôt dans ces provinces, je serais devenu coloriste. » Mais les primitifs flamands ont poussé ce don du coloris aussi loin que possible en donnant tous les soins requis à l'exécution.

En ce moment de vogue passagère de l'art nègre, il peut être opportun de faire remarquer que dans l'œuvre des primitifs de la Flandre on peut trouver des faiblesses et des parties conventionnelles dans la présentation et la composition, mais qu'on n'y voit rien des tâtonnements, des réelles imperfections dans l'exécution que l'on observe dans l'art des peuples primitifs. Cette excel-

lence du métier procure aux travaux des primitifs flamands des qualités que le monde entier admire encore : la précision de la forme et le sens de la beauté picturale et somptueuse. La connaissance parfaite du métier amena aussi les artistes à rendre d'une façon aussi directe que possible la vision qu'ils avaient des choses. Ainsi elle contribua singulièrement au développement du réalisme. Dès le jaillissement de l'art flamand dans l'art septentrional, elle poussa encore les artistes à entreprendre des représentations n'existant pas encore dans la tradition artistique. De cette façon elle poussa au renouveau du style, qui se dessécha à la fin du Moyen âge. Il suffit de citer les noms de Claus Sluter, de Beauneveu, de van Eyck pour qu'avec une précision nette surgissent devant l'esprit les images d'œuvres où l'abondance de formes imprévues, issues de la poussée du sentiment réaliste, joint à la spiritualité, et dominées par le souci du bon travail, nous fait comprendre que les artistes flamands d'environ 1400 commencent à parler un autre langage que leurs prédécesseurs, et un langage plus compréhensible et plus approprié à l'esprit des temps modernes.

* * *

Examinons, à présent, à quelle époque ces caractères propres commencent à se manifester nettement dans l'art des anciens Pays-Bas : propension au réalisme sain, conception spirituelle, belle exécution.

Il y eut un temps où le pays de la Meuse était le centre d'une école superbe de sculpture en matière dure. Les ivoires liégeois des X^e et XI^e siècles, les ciselures de Godefroid de Claire du XII^e siècle, d'Hugo d'Oignies des XII^e et XIII^e siècles, les bronzes de Renier de Huy du XII^e siècle sont des œuvres d'art, qui auraient été dignes de servir de modèles pour l'Europe entière. Les sculptures en pierre bleue de Tournai ont été transportées au loin, en Suède et en Écosse, à partir du XI^e siècle. Faut-il en déduire que l'art des anciens Pays-Bas ait présenté des formes autochtones dès ces temps reculés? Je me garderai de l'affirmer. C'est du travail parfois très artistique. Mais cet art est trop pénétré de l'esprit de curiosité à l'égard des productions d'ailleurs pour présenter, outre sa beauté intrinsèque, des caractères bien autochtones.

Un sentiment de chauvinisme ne me poussera pas non plus à prétendre que l'esprit propre à nos populations se reflète dans le style architectural de nos contrées aux XII^e et XIII^e siècles. Le XIII^e siècle a vu s'ériger en Flandre des monuments civils d'une allure superbe : les halles et les beffrois étendent et élèvent une masse imposante qui exprime l'opulence et la fierté des communes libres flamandes. Mais leurs formes artistiques, tout comme celles des églises de cette époque, sont celles du gothique de la France septentrionale.

Ce n'est qu'aux XIV^e et XV^e siècles que les églises gothiques de style flamboyant aux décorations riches et harmonieuses, que les hôtels de ville luxueusement édifiés présentent quelques caractères essentiels de l'esprit en Flandre.

C'est à la même époque aussi qu'une conception plus picturale s'affirme dans la forme artistique, de la sculpture d'abord, de la peinture ensuite. Il se produit ici le même phénomène que dans l'art grec du IV^e siècle. On se détourne des formes stylisées de l'époque précédente. Le sens de la vie s'introduit par des oppositions de plans et de creux profonds, par des lignes plus mouvementées, par des modelés plus naturels, par des attitudes plus alertes, par une expression plus humaine. On finit par appliquer à la sculpture quelques-unes des ressources de la peinture.

Dans le domaine de la peinture, l'art flamand de cette époque présente clairement des caractères autochtones, et fait des apports de toute première valeur.

Par deux fois, au cours de l'histoire, au XV^e et au XVII^e siècle, la peinture flamande manifeste avec netteté la manière de penser, de voir, de réaliser du peuple flamand. La première fois, et c'est celle-ci seule qui nous intéresse en ce moment, ce fut sous l'égide de la Maison de Bourgogne. Il se lève alors dans les Pays-Bas méridionaux, parmi un grand nombre d'artistes de valeur, une élite de peintres — van Eyck, van der Weyden, Bouts, van der Goes, Memlinc, David, Gossart, Metsys — qui possèdent les facultés de la puissance créatrice, imprégnées des caractères autochtones de l'âme flamande. Tout en se réalisant eux-mêmes dans leur art, ils créent un style nouveau, et l'imposent chez eux et bien au delà des frontières étroites de leur pays, un style en rapport avec la compréhension moderne de l'art de la peinture.

Dans l'esprit de bien des historiens de l'art, l'idée qui s'attache aux noms des primitifs flamands est celle d'une innovation audacieuse, qui, au début du XV^e siècle, a modifié si complètement la vision des peintres occidentaux, que, cent ans après, Vasari a essayé de l'expliquer par l'invention de la peinture à l'huile. Cette opinion de Vasari est encore l'opinion courante. Mais l'« invention » des primitifs flamands ne réside pas dans l'application de cette technique à l'huile. Celle-ci était en vogue de longue date pour la peinture murale, purement décorative. Elle ne s'est introduite couramment dans la peinture de panneau qu'au temps de Vasari, au milieu du XVI^e siècle. Les primitifs flamands ont continué à peindre à l'œuf. Ils ont inventé mieux. Ils ont créé les normes du tableau, de la peinture qui n'est plus faite en fonction de l'architecture.

Le tableau de chevalet existait au haut Moyen âge. Les icônes byzantines ont servi de modèles en Italie. Mais chez les Byzantins comme chez les Italiens, le tableau gardait le style de la peinture décorative. Les ornements architectoniques et la dorure y ajoutaient la part de l'art de la sculpture et de l'orfèvrerie. Les Flamands créent le tableau comme tel.

Dans les miniatures d'abord, — dans celles faites pour les princes de la Maison de Valois, — sur les panneaux ensuite, ils ont composé des peintures d'une unité de conception et de réalisation si parfaite qu'on y voit l'aurore de l'épanouissement de l'art pictural tel que le comprennent, jusqu'à nos jours, les impressionnistes et les expressionnistes.

Plus tôt, et mieux que les artistes des autres pays, ils ont su concevoir l'homme dans son milieu, en rapport avec les réalités qui l'entourent et conditionnent son aspect, en rapport avec l'atmosphère de lumière qui l'enveloppe. L'esprit raisonnable et chercheur des Italiens du XV^e siècle est arrivé par étapes successives à la présentation réaliste, à la compréhension visuelle de la forme humaine, à la science de la composition et de la perspective. Les peintres flamands du même siècle ont conquis ces innovations presque d'instinct, par intuition. Bien plus, ils ont soupçonné l'existence de la loi d'optique : le changement des couleurs d'après la matière de l'objet auquel elles s'attachent, d'après la mesure de leur éclairage, d'après les couleurs environnantes et aussi la diminution de visibilité des formes et des couleurs en raison de l'éloignement. Et enfin, ils ont créé tous les genres différents qui ont vécu depuis lors : le portrait, le groupe, le paysage, la marine, la nature morte, la peinture de genre comme la peinture d'histoire. Je n'irai pas jusqu'à dire que déjà Jean van Eyck soit parvenu à la représentation artistique parfaite des objets dans un espace et sous un angle déterminé de lumière. Les solutions trouvées par lui, aussi géniales qu'elles soient, n'étaient point définitives. Mais des indications suffisantes étaient données par lui pour que l'on ait su, à partir de lui, concevoir l'unité picturale du tableau, basée sur les valeurs. Cette unité picturale est, dans l'art de la peinture, la grande conquête des temps modernes : à partir de van Eyck, on a su voir et représenter chaque chose

en relation exacte avec son entourage et dans la lumière atmosphérique adéquate.

On pourrait s'étonner de ce que ces caractères essentiels ne se soient pas manifestés plus tôt dans l'art issu des populations flamandes. Les grandes communes flamandes étaient déjà prospères aux XIII^e et XIV^e siècles.

C'est qu'un art à caractères autochtones ne peut se produire chez des populations qui sont arrivées à constituer une nation autochtone. Une nation ne se forme que bien lentement. Dans cette formation, le côté ethnique est négligeable. L'unité de la langue n'y suffit pas. Il faut avant tout l'unité de l'esprit. Celle-ci ne se forme que lorsque les populations vivent longtemps dans une même atmosphère, gardent les mêmes aspirations, participent à une vie active commune. Cette unité d'esprit s'est formée en Flandre au cours de deux siècles, le XIII^e et le XIV^e siècle. Elle était complète au XV^e siècle. On y a vécu au XV^e siècle sous un même régime de travail organisé, de développement économique, de défense énergique d'un bien-être acquis, d'une liberté longuement désirée, conquise avec peine, et âprement défendue.

Au XV^e siècle, le peuple flamand, ainsi formé, était assez robuste pour absorber les éléments étrangers. Qu'importe que ses artistes ne soient pas précisément nés en Flandre? Ils sont venus pour prendre part à la vie commune des Flamands. Cette vie les a conquis. Cette vie s'est imprégnée en eux. Et ceux venus d'ailleurs, comme ceux nés sur place, ont communiqué en l'esprit commun de la Flandre et ont pu donner une expression plastique originale de l'âme flamande.

LEO VAN PUYVELDE,
Conservateur en Chef
des Musées royaux des Beaux-Arts
de Belgique.

Léopold II au LXXV^e anniversaire de l'indépendance belge⁽¹⁾

L'année 1905 s'ouvrit au son des fanfares. La Belgique, dans l'opulence et dans la joie, célébrait le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance nationale, en même temps le Roi pouvait fêter la quarantième année de son règne. Le pays était riche, non point riche de l'exploitation de trésors naturels, mais riche de son travail opiniâtre. Aussi, les fêtes furent-elles d'une somptuosité particulière et telle qu'elle plaisait à un peuple aimant à évoquer les fastes des anciens cortèges, les cavalcades des archiducs, l'opulence de Rubens, la truculence de Teniers, de Breughel, et de Jordaens... Le pays tout entier se livra sans contrainte aux débordements de la joie populaire et aux éblouissements des fêtes officielles. Le temps, en juillet, fut splendide. Le 2 juillet, on débuta, dans le parc de Tervueren, par une cérémonie à l'occasion du vingtième anniversaire de la proclamation de l'État indépendant du Congo. Le vieux Roi, à la barbe fleurie, installé comme un Charlemagne dans son carrosse, y parut, souriant au milieu des acclamations, entouré de ses secrétaires d'État africains, de ses ministres belges et de personnages du monde officiel. Après qu'il eût prononcé un discours, il fit lire par le baron de Cuvelier, secré-

taire général de son département congolais des Affaires étrangères, un décret par lequel il fondait, à Tervueren, une « École mondiale », dans le but de former ceux qui se destinaient aux carrières à l'étranger. Il restait ainsi dans le cadre de ses idées les plus chères. Il était d'ailleurs, donateur, annonça-t-il, d'un palais, destiné à cette école, qu'il ferait édifier selon des plans grandioses, à Tervueren même, dans le parc aux lourdes frondaisons. Et, séance tenante, il posa la première pierre du palais. Des chœurs chantaient des hymnes patriotiques et l'un, particulièrement noble, qui était *Vers l'Avenir*, composé à la demande du Roi par Gevaert, son maître de chapelle, pour servir d'hymne national à l'État du Congo.

Puis les fêtes, les réjouissances se succédèrent dans toutes les villes, dans tous les villages du pays. Il y eut des cortèges historiques, des revues de troupes, des feux d'artifices, et jusqu'à des reconstitutions de tournois de jadis. Bruxelles était décoré de fleurs, de drapeaux, de motifs lumineux et une foule en liesse, affluant de la province, s'y pressait sans cesse. A Liège, le Roi avait inauguré une Exposition internationale. Partout l'accueil était d'une chaleur exceptionnelle. On semblait avoir voulu faire trêve aux atroces campagnes contre le vieil homme. On l'acclamait éperdument. Mais c'était soi-même que la Belgique acclamait en sa personne imposante, c'était la joie de vivre, l'indépendance, la paix, la prospérité... Le monarque ne se laissait pas griser par tant de rassurantes apparences et, en prophète, il déclarait : « Les nations, comme les hommes, ont leur âge critique qui décide de leur longévité ou de leur mort. Et sa date, pour les jeunes nations, est au dernier quart de leur premier siècle »...

Le point culminant de cette sorte d'apothéose se trouva dans la grande fête patriotique qui, le 21 juillet, jour de la fête nationale, se déroula, place Poelaert, devant le décor prestigieux du Palais de justice. La décoration, très sobre, était grandiose. Le soleil brillait du plus vif éclat.

Ce fut au milieu de délirantes acclamations que le Roi saluant très droit, du fond d'un carrosse ouvert attelé à la Daumont et conduit par des laquais poudrés, au milieu de la plus étincelante escorte de cavalerie, arriva au trône qui, sous le portique colossal, était protégé par un dais de velours vert et or. Léopold était entouré du prince Albert, de la princesse Elisabeth, de la princesse Clémentine, du petit prince Léopold. Autour, se pressaient, dans des uniformes couverts de broderies et de décorations, les ministres à portefeuille, les ministres d'État, les diplomates, les représentants de tous les corps constitués, les magistrats en robe écarlate, les évêques en moire violette, les hauts dignitaires... Le président du Sénat parla d'abord, puis celui de la Chambre, puis le Chef du Cabinet.

Pendant que le ministre parlait et haussait la voix, le Roi semblait distrait et ne l'écoutait guère. Tout à coup, le Roi se retourna et, presque haut, appela :

— John.

Le comte John d'Oultremont, grand maréchal de la Cour, s'approcha. (Le Souverain, on le sait, le tutoyait depuis des années.)

— Cette fête est superbe, dit le Roi. L'enthousiasme est général. Il faut battre le fer quand il est chaud. Appelle Beernaert!

Le grand maréchal fut étonné. Il savait que l'ancien président du Conseil se livrait, depuis qu'il était brouillé avec le Roi, à une véritable campagne de dénigrement et s'opposait, entre autres, à ses projets militaires.

— En ce moment? Votre Majesté désire sans doute que j'appelle M. Beernaert après que M. de Trooz aura terminé son discours?

— Non, tout de suite.

— Que Votre Majesté me permette de lui faire remarquer que cela provoquera quelque stupeur. Protocolairement, tous les ministres d'État doivent être invités au même moment.

(1) D'un livre de M. PIERRE DAVE, intitulé *Léopold II*, qui paraîtra prochainement dans la collection des « Grandes Études historiques », à Paris, chez l'éditeur Fayard.

— Toujours des objections!

Il était vexé, mais n'insista pas!

— Eh bien, soit! Prie les tous de venir tantôt.

Ce colloque avait, comme bien on s'en doute, été fort remarqué. Le Chef du Cabinet parlait toujours, non sans ressentir un certain trouble de l'incident auquel il ne comprenait rien. Ensuite, discuta le premier président de la Cour de cassation, Giron, puis ce fut au Roi à répondre. Contrairement à ce que tout le monde prévoyait, le Roi fut sec et très bref. Il était visiblement de mauvaise humeur. On s'attendait à l'entendre exalter les mérites et les gloires de la Patrie. Il n'en fut rien. Devant les personnages ahuris, il mit le Parlement en demeure de voter le projet de loi relatif aux fortifications d'Anvers et à la grande coupure de l'Escaut. Son excitation était si grande qu'en parlant il frappait le sol de sa canne. On sut plus tard que cette sorte de philippique avait été composée par le Roi seul, à bord de son yacht *Alberta*, qui croisait, peut-être auparavant, devant Ostende. Ces paroles impératives, si inattendues en un tel moment, ne furent suivies que de quelques applaudissements.

Le comte d'Oultremont alla chercher alors les ministres d'État et les pria de défilier devant le roi. De Lantsheere passa d'abord, puis Woeste, qui échangea quelques propos avec son Souverain; Beernaert s'avança ensuite devant Léopold qui, très rouge, l'apostropha d'une voix forte :

— Le discours que je viens de lire, c'est pour vous, M. Beernaert, que je l'ai prononcé. Pour vous seul! J'espère que vous ne persisterez pas dans votre opposition et que vous voterez le projet soumis au Parlement!

— Sire, il me semble que pour discuter un tel sujet, ce n'est ni le lieu, ni l'heure. Pour ma part, je refuse de m'y prêter en ce moment.

— Soit, Mais cette conversation doit avoir lieu, et sans retard. Je vous attendrai au Palais, après la cérémonie, en uniforme.

Ces derniers mots se perdirent dans les *Brabançonnies* et les acclamations. Puis, la fête terminée, les députés et les sénateurs s'en retournèrent par la rue Royale vers le Palais de la Nation. Beernaert se sépara d'eux, prit un fiacre et, avec mille peines, au milieu d'une foule dense et exhaltée, se fit conduire au Palais. Comme l'entrée principale était condamnée à cause d'importantes transformations que le Roi faisait exécuter à la façade sur la place des Palais, l'ancien Chef du Cabinet entra par les jardins, rue de Bréderode. Quand il arrivait, des paysans endimanchés, apercevant une voiture au fond de laquelle se dissimulait un vieux monsieur doré et décoré, se mirent à crier : « Vive le Roi »! A ce moment il croisa la princesse Clémentine qui sortait en conduisant elle-même son équipage. Depuis longtemps, Léopold lui avait défendu de parler à celui qui, pendant dix ans, avait été son Premier Ministre chéri, au départ duquel il avait pleuré. Étonnée de le revoir ainsi, elle s'écria :

— Vous!

— Sa Majesté m'attend...

La Princesse crut pouvoir s'entretenir quelques instants avec Beernaert, sans se douter que, d'une fenêtre du bureau royal, ils étaient regardés. Aussi, le Roi était-il de plus mauvaise humeur encore lorsque Beernaert alla le rejoindre. L'entrevue se prolongea une heure, avec une grande froideur. Dix fois Léopold — avec cette ténacité pour la cause qu'il savait juste et nécessaire — revint à la charge pour arracher une promesse de vote des projets anversoïses. Beernaert déclara qu'il les trouvait périlleux et contraires aux intérêts du pays et de sa conscience. Le Roi répétait :

— Pourquoi ne voulez-vous pas, puisque je vous le demande?

— Je prie Votre Majesté de ne plus insister.

Ce fut la dernière entrevue qu'ils eurent jamais.

Beernaert resta en complète disgrâce. Il ne fut pas le seul à la connaître. Lambermont, qui avait dit avec amertume : « Le Roi n'aime pas qu'on lui donne des conseils qu'il ne demande pas! » était mort au début de cette année. Si grande était la réputation de ce bon serviteur de la monarchie et du pays que le roi Édouard VII lui-même se fit représenter aux funérailles...

Un autre deuil, bien plus cruel pour Léopold, termina cette année de fêtes et d'apothéoses. Son frère, qu'il avait tant aimé, le père de son successeur, Philippe, comte de Flandre, mourut le 12 novembre. Le chagrin du Roi fut plus profond qu'on aurait pu le croire de ce cœur que tout semblait avoir aguerri depuis tant d'années de luttes. Il se sentait plus seul que jamais... Il sut pleurer auprès de sa belle-sœur, la comtesse de Flandre, qu'il appelait, du nom de la rue où était son palais : « Notre-Dame de la Régence ». Il évoqua les jours anciens, les dimanches où, durant tant d'années, après s'être promenés comme deux bons bourgeois, Philippe et Marie venaient dîner en famille chez le Roi et la Reine, Baudouin, Philippe, le petit prince Léopold, son seul fils!... Que de disparus!... Et Charlotte, l'impératrice, la sœur, depuis des années enfermée dans un château sans joie!... L'heure du Roi approche-t-elle? Non, il ne veut pas. Il ne peut pas. Sa tâche n'est pas accomplie.

Et quelques jours plus tard, recevant le sénateur libéral Wiener, confident de tant de ses pensées intimes, de tant de ses espoirs de jadis, il se laisse aller et s'affaisse. Il parle de la mort de son fils, qu'il ressent toujours comme au premier jour. Il est découragé. Il craint que jamais il ne puisse, avant que son tour n'arrive, faire aboutir les projets de fortifications d'Anvers. Il sait que son prestige seul peut encore entraîner le vote de la réforme militaire. Et souvent il répète : « Dépêchons-nous d'agir, parce que après moi on ne fera plus rien »!

En Belgique, la vie continue. Les querelles relatives au Congo ont, en quelque sorte, intégré celui-ci dans la vie nationale. D'autre part, l'existence parlementaire, entraînée par les réformes réalisées depuis 1884, a connu bien des phases diverses et l'évolution démocratique s'accroît. Les partis sont devenus des institutions de plus en plus puissantes, dotées de services administratifs et trop souvent encombrées d'hommes médiocres.

* * *

... En somme, la machine marche sans heurts et si l'esprit public reste trop souvent incompréhensif devant les façons d'agir du Roi, il faut bien reconnaître que celui-ci dépasse cette norme qui forme le fond de la vie belge. Toujours — surtout à la fin du règne — une incompréhension mutuelle se marque entre le peuple et son Souverain. La vieillesse n'a en rien diminué les facultés créatrices et combattives de celui-ci. Sam Wiener s'occupe de ses affaires. Il est son conseiller juridique. Peu à peu, cet avocat sort, au contact de son Souverain, de sa spécialité; ensemble, ils collaborent à de grands projets, comme ceux que nous avons déjà signalés. Puis ils deviennent amis, dînent souvent ensemble. Ils voyagent. Le sénateur, conseiller du Roi — ce n'est pas toujours facile! — se trouve mêlé aux incidents de famille lorsqu'il cherche à amadouer ce terrible père.

Souvent il a fait de longues promenades avec Léopold dont le cœur s'ouvre — ce qui est bien nouveau chez lui. Ainsi, un jour, le Roi parla de la fonction royale et de celui qui est devenu l'héritier de sa couronne, le prince Albert :

— Les princes qui se succèdent, dit-il, qui ont le sang et le cœur de vrais rois, peuvent réaliser de grandes choses par l'héritage. J'ai eu le bonheur d'avoir un père remarquable. J'essaie de

suivre les enseignements qu'il m'a donnés: à mon tour, je les transmets au jeune homme qui marchera bien.

— Sire, répond Sam Wiener, je suis heureux d'entendre cette parole.

— N'en doutez pas. Voyez: il a choisi librement son voyage en Amérique. Et il a profité de ce voyage... Quand son jour viendra, j'espère qu'il sera digne de son pays.

— Heureusement, le Roi a bon pied, puisqu'il vient de parcourir en marchant avec le baron Constant Goffinet, la route de Tervueren à Bruxelles...

Et le dialogue bifurque vers un sujet cher au Roi, l'urbanisme:

— Oui, dit Léopold, je suis content de cette partie des environs, malgré la bêtise de ceux qui ont pris la dépendance dessinée par l'architecte de Tervueren pour le château. Quand je serai vieux, je ferai à Laeken un grand jardin de la jeunesse, comme il en existe à Stockholm, avec tous les genres de sports. Quant à vous, aidez-moi à garder le point de vue de la Montagne de la Cour. Une ville comme la nôtre doit être belle; or, une grande ville ne peut être belle que par l'eau ou par le vallonnement. Nous n'avons pas l'eau. Ayons les vallons. Le pays de Rubens doit être grand par l'Art comme par le Commerce et l'Industrie. Et le premier art est celui qui s'offre à tous, c'est l'art *du dehors*. Ah, si nos concitoyens voulaient s'amuser, ils iraient aux sites les plus beaux, et les créeraient au besoin...

Un autre sujet de conversation touchait aux rapports du Roi avec la malheureuse princesse Louise. On ne cessait pas, en Europe, de parler des aventures de celle-ci. Le Roi avait dit:

— Je sais que vous auriez voulu que j'aïlle à Cobourg: je ne veux pas me rencontrer aujourd'hui avec mon gendre. Et puis, je ne veux pas de cette société! Ferdinand de Bulgarie, qui a fait ou laissé faire des choses que je ne puis approuver, je ne tiens pas me rencontrer avec lui.

PIERRE DAYE.

Pour le Père Lebbe!

Vous, que l'admirable lettre de notre grand missionnaire — publiée dans notre dernier numéro — n'a pu laisser insensibles, et qui sans doute, avez versé des larmes d'émotion, envoyez-nous votre obole! Le Père Lebbe est dans le besoin; ses Petits Frères et ses Thérésiennes ne mangent pas tous les jours à leur faim. Soutenez l'apostolat d'un des fils les plus héroïques que notre chère Patrie ait donnés à l'Eglise. Non pas « MALGRÉ LA CRISE », mais « A CAUSE DE LA CRISE », soyez généreux...

(Versez les dons à notre compte chèque postal n° 489.16, avec la mention: POUR LE PÈRE LEBBE. La liste des dons paraîtra dans un de nos prochains numéros.)

En quelques lignes...

Changement de régime?

Le bruit court, à Paris, que le duc de Guise songerait à quitter le manoir d'Anjou pour aller s'installer en Angleterre, où, depuis un siècle, les prétendants au trône de France, Bourbon, Orléans et Napoléon, ont toujours reçu bon accueil. Jean III s'éloignerait ainsi de Paris. Mais *Aux Ecoutes* observe que, dans l'hypothèse d'un rappel brusque, les avions permettraient au roi de France d'arriver encore à temps pour venir faire le bonheur des Français.

A vrai dire, l'on parle de ces choses-là sur le mode plaisant. Toujours est-il qu'on en parle. L'opinion a fait du chemin en France, depuis trois mois! Et l'on entend les gens les plus sensés vous dire que le régime parlementaire a vécu, que la partie se décidera dans la rue entre les troupes communistes et les ligues de droite. Députés et sénateurs sont devenus impopulaires à un degré incroyable. Ce sont les « pourris », les « voleurs », les « salopards ». Des gens arborent, à leur boutonnière ou sur leur voiture, l'insigne parisien: « Je ne suis pas député. » Quant à la franc-maçonnerie, on ne rencontre plus personne qui ose en prendre la défense. C'est un mépris général. Et, chose curieuse, ce n'est pas pour son rôle antireligieux qu'on l'abomine. On lui en veut seulement d'être une ligue de profiteurs antinationaux. Elle-même sent le dégoût qu'elle inspire. Des millions de Français ont reçu, ces jours derniers, sous pli fermé, une circulaire où des maçons honorables plaident en faveur de leur association, à l'idéal, disent-ils, « noble, philanthropique et désintéressé ». Le ton est humble et papelard, comme celui de victimes incomprises et injustement persécutées.

Multa renascentur...

C'est l'adage favori des royalistes, à l'heure présente. « Bien des choses peuvent renaître qu'on croyait à jamais mortes. »

Au lendemain de la guerre, il était entendu que c'en était fait des régimes d'autorité; le socialisme étendrait bientôt son règne sur l'univers civilisé! Lénine? Les revues les plus graves, comme la *Revue des Deux Mondes*, prouvaient, par A plus B, que les Soviets en avaient encore pour quelques mois... Mussolini? Un feu de paille! Un César de carnaval! D'ailleurs, il était mortellement atteint: cancer à la gorge, à l'estomac, tuberculose des os, des intestins, paralysie progressive du cerveau! En tout cas, cela ne pouvait pas durer longtemps! Et Hitler? Un peintre en bâtiments! disait le *Temps*; un vicieux, un dégénéré, un bouchon de liège sur la vague, qui bientôt disparaîtrait dans les remous de l'onde républicaine.

On s'est si bien trompé dans le passé qu'on s'attend à tout pour l'avenir. Où allons-nous? Nul ne le sait, mais nous y allons à grands pas, comme disait l'autre.

Cependant les royalistes activent leur propagande. Jean III signe des appels « au peuple français » qui s'étalent sur les murs de Paris. La duchesse de Guise se multiplie dans les salons parisiens et se rencontre avec des représentants très considérables du monde républicain. *L'Action française* exploite tant qu'elle peut l'avance que lui ont valu les récents événements. *Candide*, *Je suis partout*, le *Charivari* gagnent du terrain. Quant aux monarchistes que les défenses pontificales ou d'autres raisons ont éloigné du journal maurassien, ils éditent la *Relève*, hebdomadaire « indépendant » fort bien rédigé, où l'on se borne à citer l'A. F... en revue

de la presse. Un mot d'ordre du prétendant a, du reste, interdit toute polémique entre ses fidèles des diverses observances.

Ganache

La France ira-t-elle à un troisième Empire? Tel est le titre d'un livre que publie un professeur de l'Université. Est-ce un effet des préoccupations qui animent en ce moment l'opinion? Le fait est que jamais l'on n'a tant écrit sur Napoléon. Marie-Louise elle-même refait parler d'elle. Cependant, sa mémoire n'est guère honorée en France. Hier encore, dans une note pleine d'humeur, *l'Echo de Paris* déclarait que celle qui osa donner Neipperg et Bonapartes comme successeurs au grand Empereur ne mérite pas de retenir l'attention des écrivains français.

L'on sait comme Napoléon, toujours, l'honora et l'aima. Las Cases raconte qu'il avait sans cesse son portrait devant les yeux, à Sainte-Hélène. Il raconta aussi comment, sur son rocher, l'Empereur, voulant savoir ce qu'on disait de sa femme dans les salons du faubourg Saint-Germain, s'entendait faire, par Las Cases, le récit suivant :

— Il paraît, Sire, dit le fidèle mémorialiste, qu'une fois, Votre Majesté, fort mécontente d'une dépêche de Vienne, s'écria, s'adressant à l'Impératrice : « Votre père est une ganache! » Marie-Louise, qui ignorait encore beaucoup de termes français, s'adresse au premier courtisan qui lui tombe sous la main : « L'Empereur prétend que mon père est une ganache; que veut dire cela? » Pris de court, l'interpellé balbutie que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. A quelques jours de là, l'Impératrice présidait le Conseil d'Etat. Voyant la discussion prendre une tournure trop animée, elle interpelle, pour y mettre fin, Cambacérès qui, à ses côtés, bayait tant soit peu aux corneilles : « C'est à vous, monsieur l'Archichancelier, lui dit-elle, à nous mettre d'accord dans cette importante occasion. Vous serez notre oracle, car je vous tiens pour la première ganache de l'Empire! »

Et Napoléon de rire à s'en tenir les côtes.

Les quatre-vingt-dix ans de Widor

Le maître Widor, secrétaire perpétuel de l'Institut, vient d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année, et on fêtera cet anniversaire la semaine prochaine, à Saint-Sulpice.

Jusqu'à ces derniers jours le célèbre musicien tint les grandes orgues de cette église. Il vient d'écrire au curé, l'abbé Constantin, pour le prier d'accepter sa démission. « Mes poumons, dit-il, ne me permettent malheureusement plus de gravir les soixante-sept marches de l'escalier que j'ai monté tant de fois depuis soixante-trois ans. »

C'est, en effet, en 1871 que le jeune Widor, qui depuis 1860 suppléait Saint-Saëns à la Madeleine, fut « provisoirement » nommé à Saint-Sulpice, grâce à la protection du facteur d'orgues Cavaillé-Coll. Ce provisoire dura assez longtemps, comme on voit.

En 1890, à la mort de César Franck, Widor fut appelé à succéder, au Conservatoire, à l'auteur des *Béatitudes*. Il ne resta que six ans à la tête de la classe d'orgue, qu'il dut quitter pour prendre la chaire de composition laissée vacante par Théodore Dubois. Ce fut assez, toutefois, pour fixer définitivement, en France, les principes de la technique spéciale à l'orgue et pour y imposer la tradition d'interprétation de l'œuvre de Bach que l'Allemagne semblait laisser se perdre. Tout comme Guilman qui lui succéda dans la direction de la classe d'orgue, Widor avait été l'élève de Lemmens, au Conservatoire de Bruxelles.

Widor est l'auteur de douze grandes *Symphonies* qui, depuis de

longues années, sont jouées dans le monde entier. Le conseil de fabrique de Saint-Sulpice a nommé le célèbre musicien « organiste honoraire ». C'est une innovation qui s'inspire de ce qu'on fait pour les chanoines. Un organiste honoraire est celui qui ne peut plus monter à la tribune, comme un chanoine honoraire est celui qui est empêché d'aller au chœur.

Don Bosco, le « saint italien »

Ainsi l'a déjà nommé la vénération des fidèles. Et, certes, jamais appellation ne fut mieux méritée. Ce qui ne veut pas dire que Don Bosco ait joué le rôle du prêtre patriotard. Son apostolat se déroulait sur un plus vaste champ. Il ne fut pas même un catholique libéral, pas même un néo-guelfe. On ne le vit pas se mêler à ceux qui faisaient de Pie IX, au début du pontificat, une sorte d'étendard romantique. Aux jeunes gens qu'il commençait de réunir autour de lui, il conseillait de crier, non pas : « Vive Pie IX! », mais simplement : « Vive le Pape! » Après une conversation avec Gioberti, il murmurait : « Gioberti finira mal... »

Cette attitude permet de préciser la mentalité du saint, sa psychologie. Dégagé de toute préoccupation politique, tout entier tourné vers ses œuvres d'assistance, Don Bosco avait compris que le mouvement de 48 était destiné à l'échec, échec généreux sans doute, échec tout de même. Le Risorgimento était en route, et la fin du pouvoir temporel de la Papauté.

Pie IX avait, d'ailleurs, la plus grande confiance dans l'apôtre des orphelins. Au moment où l'on agitait autour du Saint-Siège la question de savoir s'il fallait abandonner Rome, et comme certains insistaient dans ce sens : « Attendons, dit le Pape, l'avis de Don Bosco. » Cet avis fut sans équivoque : « La sentinelle, l'Ange d'Israël doit rester à son poste, à la garde de la roche de Dieu et de l'Arche sainte. » Et Pie IX ne partit point.

Plus tard, en 1873-74, Don Bosco fut chargé de conduire les négociations entre la Curie et le Gouvernement au sujet des sièges épiscopaux vacants et qu'il fallait pourvoir. Des éléments cléricaux en profitèrent pour l'accuser de travailler à la conciliation, et la *Voce della Verità* n'hésita pas à le traiter de pharisien. La réalité était tout autre. Comme catholique et comme prêtre romain, Don Bosco souffrait cruellement dans son cœur d'un dissentiment, qui allait jusqu'à l'hostilité manifeste, entre le Vatican et le Quirinal. Mais en bon Italien, il souhaitait ardemment que se dissipât le malentendu. Ainsi demeurait-il dans l'esprit du Pape lui-même, lequel a déclaré à maintes reprises qu'il était « parmi les premiers à implorer de Dieu et des hommes un remède à tant de maux », que « plus d'une fois, il avait fait effort pour que, sauvegardés les droits du Siège Apostolique, l'Italie ne fût pas privée plus longtemps du baiser paternel du Souverain Pontife ». On aurait donc mauvaise grâce à reprocher au fondateur des Salésiens sa politique de douceur évangélique et de conciliation italienne.

La royauté sainte du travail

Don Bosco avait conçu toute une éducation religieuse sur la base du travail. Ainsi remontait-il à une tradition vénérable, à la tradition même des Pères de l'Eglise. Dans une des premières ébauches de sa « Règle », on peut lire tout un chapitre sur le travail qui contient des conseils aux jeunes artisans. Voici en quels termes pleins de bonté et d'élévation le saint s'adresse à ses petits amis :

« L'homme, mes chers fils, est né pour travailler, Adam fut placé dans le Paradis terrestre afin qu'il le cultivât. L'apôtre saint Paul

dit : *Celui-là est indigne de manger qui refuse de travailler*. Rappelez-vous que votre âge est le printemps de la vie (*Giovinetza, primavera della vita*). Celui qui ne s'habitue pas au travail dès le temps de sa jeunesse, sera toute sa vie, jusqu'à la vieillesse, un poltron; il fera le déshonneur de sa patrie, de ses parents, et peut-être il damnera son âme : car l'oisiveté entraîne à sa suite tous les vices. Quiconque est tenu au travail et ne travaille pas, commet un véritable vol à l'égard de Dieu et de ses supérieurs. Les paresseux, parvenus au terme de leur vie, éprouveront de grands remords pour tout le temps perdu. »

Les écoles professionnelles, où devaient bientôt affluer les enfants de la classe laborieuse, s'inspirent avant tout de ces préoccupations éducatrices. Là où le socialisme cherchait un motif de rébellion, là où le libéralisme voyait une simple manifestation des lois économiques, Don Bosco s'est efforcé de construire un ordre moral. La conquête des âmes, l'activité missionnaire n'est venue qu'après et comme par surcroît. Le meilleur titre de gloire du saint moderne est d'avoir résolument engagé la bataille sur le terrain brûlant de la lutte des classes. Les Dominicains sont les hérauts du dogme; les Franciscains, les hérauts de la charité; les Bénédictins se consacrent à l'érudition; les Jésuites se sont faits les soldats toujours sur la brèche de la religion offensive et défensive. Il appartenait aux Salésiens de suivre jusqu'au bout l'évolution d'une société où le machinisme est la loi. Pour ramener au Christ les masses ouvrières du XIX^e siècle, il n'est pas de milice plus sûre que les continuateurs de Don Bosco.

Joseph Loth

La mort de Joseph Loth, le grand celtisant (qu'il ne faut pas confondre avec l'éminent historien Ferdinand Loth), est une lourde perte pour l'érudition française. Successeur de d'Arbois de Jubainville dans la chaire de langue et de littérature celtiques au Collège de France, Joseph Loth avait acquis, en sa qualité de philologue surtout, une renommée mondiale.

Et pourtant, le « chaudron celtique », comme disait irrévérencieusement M. Maurice Wilmotte, a fini de faire bouillir ses hochepots les plus savoureux. Le temps n'est plus où toutes les légendes s'enveloppaient des brouillards, propices au mystère, de Cornouailles et du pays gallois. Tristan et Iseut n'ont pas réussi à maintenir les prestiges de la terre où fleurit leur amour merveilleux. En érudition comme partout, les modes changent, un clou chasse l'autre. Après avoir tout expliqué par le celtique, on s'évertue aujourd'hui à remonter aux origines latines de la littérature médiévale. Non sans quelque intempérance, d'ailleurs. Déjà une réaction se dessine. La place est libre pour une nouvelle théorie, que défendront avec d'excellents arguments les générations qui se lèvent. Ainsi l'hypothèse scientifique renaît de ses cendres, pareille au phénix. C'est fort heureux pour nos petits-neveux. Tout n'est pas dit, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des savants et qui s'efforcent de penser le contraire de ce qu'enseignaient leurs maîtres.

Pour Joseph Loth, né natif de Guéméné-sur-Scorff, dans le Morbihan, au pays de Brizeux, des menhirs et des ajones sur la lande, il a sauvé les droits de la tradition et les traditions du terroir. Cette fidélité bretonne a sa grandeur.

Le suicide de Satoh

Le meilleur tennisman du Japon a été désigné pour venir en Europe disputer les éliminatoires de la Coupe Davis. Mais Satoh est amoureux, amoureux d'une reine de la raquette, comme il se

doit. Il prétexte la fatigue, la mauvaise « forme ». Bref, ce champion refuserait volontiers de représenter sur les « courts » l'Empire du Soleil Levant. Comme on ne discute pas, au Japon, avec l'honneur national, la Fédération de Tennis passe outre à ces raisons du cœur que la raison d'Etat ne veut connaître. On assure même que la fiancée, digne héritière de celles pour qui mouraient les Samouraïs du paravent de laque, conseilla le voyage au malheureux Satoh. Lequel Satoh partit, la mort dans l'âme. Aux dernières nouvelles, l'amoureux s'est jeté dans la mer, non sans avoir demandé pardon au capitaine pour la liberté grande. Sur la table de sa cabine, le sacrifice rituel était tout prêt pour les dieux des ancêtres, ces dieux impitoyables qui n'ont pas réuni, sous les cerisiers en fleurs, ce couple à jamais séparé.

Là-dessus, des âmes tendres s'indignent de la barbarie d'une fédération sportive qui oblige des amateurs à fouler aux pieds les droits les plus sacrés, les droits de l'amour et de la liberté personnelle. D'accord. Mais il y avait, pour l'infortuné Satoh, un moyen très simple de rejoindre sa fiancée. Il lui suffisait de descendre à l'escale de Singapour et de regagner le Japon par le premier paquebot. Il a préféré se jeter dans la mer. Tant pis pour son pays, qui ne gagnera pas la Coupe! Tant pis pour lui, qui ne reverra plus la mousmé à la raquette! M^{me} Butterfly avait tout de même d'autres motifs de se suicider. Sans compter que Puccini devait bien terminer son troisième acte, et qu'il est sans exemple qu'un opéra-comique s'achève sur un épithalame.

Le cardinal Ehrle

C'est un Jésuite de grande race qui vient de disparaître. Né à Isny le 17 octobre 1845, Franciscus Ehrle avait fait ses études au Collège de Maria Laach. Dès son entrée dans la Compagnie, il se fit remarquer par ses talents de bibliothécaire. Le *Kulturkampf* avait chassé les Jésuites d'Allemagne. Le Père Ehrle vint en Belgique, où il écrivit un livre sur *l'Histoire et la réforme de la bienfaisance publique*. Cependant les recherches bibliographiques continuaient de retenir toute son attention.

Il partit pour Rome en 1880. Dix ans plus tard, il était appelé à faire partie du Conseil directeur de la Bibliothèque pontificale. En 1894 il était nommé préfet, charge qu'il conservera jusqu'en 1914 et qu'il ne cédera qu'à Mgr Ratti, le Pape actuel.

On lui doit surtout la mise au point de méthodes nouvelles pour la conservation des parchemins précieux et la restauration de documents considérés avant lui comme perdus. Nommé cardinal au Consistoire du 11 décembre 1922, il eut l'honneur de se voir offrir, à cette occasion, par des savants du monde entier et de toutes les confessions religieuses, un volume de *Mélanges* qui constitue une des plus belles manifestations de ce genre de littérature collective. Pie XI l'avait appelé récemment à la haute direction de la Bibliothèque vaticane et des Archives pontificales.

Son œuvre est considérable. Citons simplement, à titre documentaire, *l'Historia Bibliothecae R. P. Pontificum Bonifatianae et Avenionensis*. Fêru de philosophie scolastique, il avait formé le projet d'une *Bibliotheca theologiae et philosophiae scholasticae*.

Avec le cardinal Ehrle, la science bibliographique perd un géant.

We two

Il n'y a pas très longtemps, s'arrêtait en Belgique une grande dame anglaise, lady Aberdeen, fondatrice des Lyceum-Clubs et de cet important Conseil international des Femmes, qui compte plusieurs millions de membres. Lady Aberdeen venait de Paris,

où elle était allée préparer les travaux d'un prochain congrès. Malgré son très grand âge, elle s'était rendue en huit jours dans trois pays différents, pour y traiter de graves questions. Comme on faisait état devant elle des fatigues d'un tel voyage et de pareils soucis en un si court laps de temps, elle répondit qu'elle avait promis à son mari de ne jamais prolonger leurs séparations au delà d'une semaine.

— L'idylle dure toujours, disait-elle, en souriant. Et je lui ai laissé cependant, pour l'adorer, une amoureuse de quelques années.

Comment ne pas songer à ces paroles en apprenant par les journaux anglais la mort de lord Aberdeen? Ce dernier ne fut pas ce que l'on pourrait supposer : l'époux — toujours un peu ridicule — d'une femme célèbre. Troisième fils du comte d'Aberdeen, il ne devait pas hériter des titres de son père. Elève de Chealschool, il avait suivi les cours des Universités de St Andrews et d'Oxford, lorsque la mort de son père et de ses deux frères aînés, frappés presque coup sur coup, le fit lord à vingt-trois ans.

Vice-roi d'Irlande, gouverneur du Canada, lord Aberdeen eut une carrière brillante et remplie d'initiative. Lord-lieutenant du Roi pour le comté d'Aberdeen, il reçut, après les plus hautes dignités, les récompenses les plus méritées.

En 1877, — il avait alors trente ans, — il avait épousé Ishbel Marjory Banks, fille de lord Tweedmouth. Ce fut pour lui la rencontre idéale avec l'épouse, la compagne, la collaboratrice, l'amie, la conseillère. A des amis qui, à l'occasion de leurs noces d'or, étaient venus les féliciter, lord Aberdeen déclarait, tout attendri : « Elle ne m'a jamais donné que du bonheur; et les ennuis qui pouvaient me venir du dehors, elle me les a toujours allégés. »

Il nous souvient d'un récent portrait, particulièrement émouvant, où l'on voit les vieux époux tendrement penchés l'un vers l'autre et des roses dans les mains. Malgré le poids des ans, ils continuaient tous deux à s'occuper activement des organismes qu'ils avaient créés et à s'intéresser au mouvement des idées. Ils ont écrit, l'un et l'autre, des livres de haute valeur. Mais le plus touchant de tous est celui qu'ils signèrent ensemble, voici quelques années, et qui s'intitule : *We two* (Nous deux). C'est l'histoire édifiante d'un bonheur simple et rayonnant, d'une idylle qui n'avait rien d'égoïste et que vient d'attrister, sans interrompre sa sereine espérance, la mort.

Communiantes

Tandis que, devant la glace, on les pare de leurs mousselines et de leur voile, Eves ingénues, elles s'admirent. Mais à peine ont-elles pénétré dans l'église, toute transformée par l'or et le rouge des oriflammes, que les grandes eaux des orgues les entraînent dans un rêve céleste.

Agenquillées l'une près de l'autre, elles oublient la toilette de leurs compagnes et les recommandations de leur mère qui leur a dit de ne pas chiffonner leur robe. Les nuages de leur voile les isolent dans un ciel tout illuminé par la flamme des cierges. Elles ne savent plus les prières apprises, mais voici qu'au bord du mystère elles se souviennent que leurs anges voient toujours la face de Dieu.

A sept ans elles s'étaient approchées de l'Enfant divin avec cette timidité souriante des petits enfants qui vont vers un autre petit enfant. Il y a dans la rencontre d'aujourd'hui quelque chose de plus grave, de plus solennel. Toute la tendresse de l'adolescente en qui s'éveille un cœur de femme les pénètre, émues sur la vision d'un Dieu qui est amour, sur la vision d'un homme qui saigne, cloué à la croix; sur la vision d'un petit enfant nu et qui tend les bras.

Et c'est la vie, avec toute sa musique et ses sanglots et ses

joies qui, soudain, éclate dans l'ardeur du *Kyrie* et dans le triomphe des *Alleluia*.

Les voix juvéniles entonnent les cantiques et dans l'ombre des nefs ceux qui écoutaient leurs souvenirs s'essuyent les yeux.

Une fillette aux boucles noires monte à l'autel de la Vierge pour réciter tout haut l'acte de consécration à la Femme bénie entre toutes les femmes. Et les notes cristallines ont, sous la voûte immense, des échos qui se prolongent. La cérémonie s'achève dans l'explosion subite des grands accords. L'organiste joue sa plus belle composition de l'année.

Les portes qui s'ouvrent découpent un carré de lumière que semblent reculer les volutes de l'encens.

Deux à deux les communiantes se dirigent vers lui, toutes environnées encore des songes de la révélation, grandies à jamais maintenant qu'elles ont senti qu'il est des choses sacrées.

Sur le seuil, la fillette aux boucles noires un instant s'arrête, éblouie. Tout le printemps est là qui l'acclame : sous les pommiers en fleurs il neige des pétales, les aubépines embaument, les hirondelles se hâtent vers les nids, un enfant appelle... En plein soleil, la fête continue et la vie s'ouvre.

Le Prix Minerva

Michel Davet, qui vient d'obtenir pour son dernier roman le Prix Minerva, est une toute jeune fille. Henri Massis découvrit son talent alors qu'elle était secrétaire à la librairie Plon. Elle avait déjà confié pas mal de manuscrits à ses tiroirs. Quand parut *le Prince qui m'aimait*, la critique fut d'accord pour célébrer les dons indéniables d'un écrivain richement doué. Ce n'était ni de la littérature mièvre, ni l'intrigue romanesque à l'eau de rose. On eût pu craindre cependant que l'impétuosité d'une imagination très vive et très sentimentale n'amenât la jeune romancière à quelque abus des effets poétiques, à l'exploitation continue d'une même source. Mais dans *Aube* et le *Monsieur de la maison d'en face* elle accusait déjà un heureux renouvellement de son inspiration, sans cesser de nous charmer par les qualités de fraîcheur et de limpidité qui font sa personnalité. Le roman primé : *La Fin du voyage*, se traduit dans le même ton, par une chanson très différente. Chanson triste, d'ailleurs. Roman désespéré. Il n'y a que la jeunesse de vingt ans pour être à ce point mélancolique. Et la lauréate est jeune comme ses personnages sont jeunes. C'est là un défaut sympathique et charmant. On le pardonne d'autant plus volontiers qu'il se corrige généralement très vite...

Les candidates

Les candidates qui obtinrent des voix au scrutin furent Jeanne Bemer-Sauvan, Claude Dazil, Jean Portail, Luc Valti et notre compatriote Marie Gevers.

Dans *Mon Ame en sabots*, Jeanne Bemer a inventé une sorte de poésie cosmique qui, cela va de soi, est assez nébuleuse et difficilement assimilable. Des impressions de nature notées par une cérébrale : voilà qui est passablement artificiel et indigeste. Claude Dazil est pharmacienne, ce qui ne l'empêche pas de savoir mettre une exquise fantaisie dans *Laurie se souvient*, un très bon livre. Luc Valti, d'origine ionienne, est journaliste et, pour avoir fait trop d'enquêtes sociales et de tragiques reportages, se croit autorisée à faire tenir toute l'amertume du monde dans *Toutes les femmes comprendront*. Jean Portail est aussi journaliste et pessimiste, encore que *Lumière sur la montagne* soit l'histoire d'une femme qui se dépouille de tout ce qui est terrestre pour songer à Dieu et à la mort. Mais il lui manque de voir Dieu dans l'amour et dans la joie de la vie.

Quant à Marie Gevers, il s'en fallut de peu qu'elle ne fit triompher la Belgique au tournoi Minerva. Et c'eût été justice, car *Madame Orpha ou la Sérénade de mai* est un roman de toute première valeur et qui nous fait grand honneur.

Sous la houlette

On dit tous les jours aux enfants que les princes n'épousent plus les bergères. Mais si les enfants ouvrent d'aventure les journaux d'aujourd'hui, ils s'apercevront que la légende n'est pas celle qu'on leur dénonce.

Il y a quelque temps, c'était le prince Sigvard, de la lignée royale de Suède, qui épousait M^{lle} Patzek, fille d'un grainetier berlinois et star de cinéma, au surplus. Du coup, le prince Sigvard a mieux aimé régner au milieu des sunlights comme metteur en scène que sur la scène du monde où les princes n'ont pas, à l'heure qu'il est, le rôle le plus lucratif et le plus agréable.

Le duc de Nemours, fils de la duchesse de Vendôme, a épousé, lui aussi, une bourgeoise : Marguerite Watson. Et sa sœur, forte de l'exemple, abandonna ses prérogatives princières pour accompagner à la Jamaïque son mari, M. Kingsland, qui, à défaut d'un titre, a un nom qui ne détonne pas trop. Mais puisque nous en venons à parler des princesses amoureuses de bergers, il est juste de citer la duchesse d'Aoste, la veuve du frère du roi d'Italie qui, à soixante et un ans, vient de se mettre sous la houlette d'un gentilhomme de sa suite : Louis Tosti di Valminuta.

Décidément, si tout cela doit vraiment finir comme dans les contes de jadis, souhaitons-leur à tous d'être heureux...

Enfances en Flandre

I

Tous les châtelains, nos voisins, s'étaient fixés à la campagne assez récemment, car avant la Révolution pas une seule de ces familles n'habitait hors ville. A peine quelques pavillons émailaient de-ci de-là le paysage dans les environs immédiats de la cité. Sauf le château de Maele et celui de Weynendaele, il n'y a pas un seul château historique à cinq lieues autour de Bruges. En revanche, Bruges est remplie de vieilles demeures patriciennes. Quand vinrent les difficultés d'après la guerre, il fallut choisir entre la campagne et la ville, et l'automobile arrangea toutes choses en refoulant la société vers la campagne. Aussi les maisons riches de Bruges se sont-elles vidées et ont-elles passé à des sociétés anonymes.

Tous les jeunes gens de la génération de mon père, pour peu qu'ils eussent du sérieux, faisaient de la politique et aspiraient à siéger dans les assemblées délibérantes. Les conseils communaux et provinciaux en étaient remplis. On ne connaissait pas de meilleur moyen de justifier une situation trop large et de servir l'État. Personne n'y trouvait à redire et le clergé était le premier à en profiter. Aussi l'évêque de Bruges était-il très empressé chez les gens influents et acceptait-il de déjeuner chez ma grand-mère, à Saint-André. Jamais pareil phénomène ne se produirait aujourd'hui. Mais alors il suffisait de surveiller avec soin ses terres et de faire du bien autour de soi. Mgr Waffelaert arrivait en grande cérémonie dans une voiture-fourgon, très curieuse, et qui servait à ses tournées de confirmation. On donnait aussi des dîners de curés qui venaient nombreux, affables et bénisseurs. Vers 1919 les mêmes

curés revinrent, furibonds et exigeants. Et à quelques exceptions près on cessa de les voir. Sauf dans des cas d'urgence, je n'ai jamais vu de vicaires dans les châteaux de Bruges depuis la guerre. Mais avant le flamingantisme on disait « monsieur le Curé » et on se rencontrait avec lui pour parler d'élections.

J'entends encore la rumeur causée par les élections de 1912. J'avais dix ans et je ne me représentais pas bien ce que pouvait être une consultation électorale. On vendait des portraits de M. de Broqueville orné d'une moustache flamboyante et les Brugeois votaient pour ou contre l'abbé Fonteyne, un prêtre au rancart, égaré dans un parti démocratique dissident et qui faisait de la démagogie paysanne comme on a toujours aimé d'en faire en pays flandrien. Il fut élu d'ailleurs, après des prêches apocalyptiques qui laissaient présager les déclamations frontistes du lendemain de la guerre. Ceci me navra, d'autant qu'un jour, j'entendis murmurer : « Tout ça fera beaucoup de peine à Monseigneur. » L'idée que les cabrioles de l'abbé Fonteyne pussent faire monter des larmes aux yeux de Mgr Gustave-Joseph Waffelaert me serra le cœur, et je sentis vaguement qu'un homme généreux pouvait se dépenser utilement dans la politique. Le député libéral de l'époque était M. Thooris, lui-même beau-père de M. Boedt, mais la grande réputation venait d'Ostende où régnait le sieur Buyle qui fit tant de bruit à Ixelles et que la *Patrie* de M. Neut écorchait vif trois fois par semaine comme une anguille. Enfin des braillards éméchés rentraient de Bruges par la route de Thourout en criant : « Hurrah! Ruzette is daar... » C'était le titre d'une cantate composée par un rédacteur à la *Gazette van Brugge* à la gloire du plus populaire des catholiques brugeois. La *Gazette van Brugge*, dirigée par le bon Stock, mourut au lendemain de la Révision de 1919, quand le raz de marée démocratique changea le cours des choses; auparavant elle était l'organe attitré de ce gentleman de très grande allure qu'était Albert Ruzette. Quand on parlait d'une démarche à faire dans un ministère ou d'une recommandation chez un haut personnage, on disait inmanquablement : « Je vais en dire un mot à Albert Ruzette, ou à M. Visart. »

M. Visart était un vénérable bourgmestre, d'esprit universellement ouvert et de curiosité transcendante, qui était ce qu'on appelle une figure. Jamais je n'ai vu un représentant politique entouré d'une vénération aussi religieuse et d'ailleurs aussi méritée. M. Ruzette était très grand, très bel homme, avec des yeux doux, un peu myopes, et des paupières tombantes qui lui donnaient grand air, et qui, au dire de M. Paul-Émile Janson, le faisaient ressembler à l'élégant Waldeck-Rousseau. En ces deux hommes les fonciers du pays brugeois reconnaissaient avec fierté leurs plus brillantes incarnations. On m'avait mis en classe à l'abbaye de Saint-André et le P. Gérard nous disait : « Voilà une bonne nouvelle, et un bel exemple : le baron Ruzette quitte sa place de gouverneur pour celle de sénateur. » Depuis ce jour, et pour longtemps je crus qu'un fauteuil de sénateur était un lieu de pénitence et de dur sacrifice où seuls les très grands chrétiens consentaient à s'installer. A première vue, dans mes rêveries, je ne m'en sentais nullement le courage et je préférerais le rôle de gouverneur, en attendant le jour où le Seigneur me donnerait la grâce d'accepter de plein gré, pour la cause, une humble place au Sénat. Aujourd'hui, je ne me sens ni l'envie ni l'espoir de devenir jamais sénateur ou gouverneur et je m'en console facilement.

II

M. Visart présida aux destinées de la ville de Bruges pendant quarante-quatre ans, ce qui est un temps record, même pour un bourgmestre de Bruges; car un bourgmestre de Bruges vit vieux. Depuis 1830 il n'y en eut que cinq : MM. Coppieters, de Pelichy, Boyaval, Visart et Van Hoestenbergh. Le plus retentissant fut

M. Boyaval, libéral et sectaire. On imagine difficilement aujourd'hui un bourgmestre libéral à Bruges. Mais toutes les grandes communes de Belgique, pendant tout le XIX^e siècle, ont été confiées à des bourgmestres de gauche. Ainsi l'exigeait le corps électoral censitaire, libre penseur parfois, anticlérical toujours. A Gand tout appartenait aux Van Crombrughe, aux de Kerchove et aux Lippens, comme à Bruxelles aux de Brouckère et aux Anspach. A Bruges le monde bourgeois était donc libéral mais modéré, et Boyaval voulut l'entraîner à faire de la politique à la Bara et à la Van Humbeek. Grave erreur. Boyaval bâtit même un théâtre, à une époque où le *Bien public*, de Lammens, tonnait chaque matin contre la dépravation des pièces modernes. C'était d'ailleurs une machine de mauvais goût, pour laquelle il fallut jeter bas la moitié de l'actuelle rue de la Monnaie et de ses maisons à pignon. Boyaval était le fils d'un de ces nombreux Français émigrés au temps de l'Empire, qui avaient fait souche à Bruges. J'ajouterai qu'il fit, et non sans paradoxe, voter la Loi de Malheur.

Le gouvernement libéral de 1879, on s'en souvient, avait proposé à la Chambre une loi excluant le prêtre de l'école primaire et laïcisant entièrement tout l'enseignement au profit de l'État. Programme jacobin qui devait diviser le pays en deux camps acharnés. La loi passa à la Chambre, mais au Sénat elle souleva un *tolle* jusque sur certains bancs libéraux. Le vieux prince de Ligne, président libéral depuis trente ans, quitta son pupitre pour s'opposer à un vote qu'il jugeait absurde et antinational. Cette démission du prince de Ligne est une des grandes dates de notre histoire parlementaire. Pourtant la loi passa, et elle passa à une voix de majorité, celle de Boyaval, bourgmestre et sénateur de Bruges, que ses amis apportèrent mourant sur un brancard. Or Boyaval n'avait été élu lui-même qu'à dix voix de majorité. Tout cela rappelle Byzance et l'arithmétique électorale, quand il y avait si peu d'électeurs, réservait des surprises cocasses. Quoi qu'il en soit, c'est un sénateur brugeois qui devait emporter cette fameuse loi baptisée le jour même « Loi de Malheur ».

Il lui en coûta cher. M. Boyaval fut proprement limogé aux élections suivantes et remplacé par M. Visart de Bocarmé, homme malin, prodigieusement érudit, habile et roublard, excellent manœuvrier, très bon administrateur, et bientôt vénéré à l'égal d'un totem. Avec M. Ruzette il formait un curieux contraste. M. Ruzette était grand, très beau et immensément populaire. M. Visart était petit, râblé et ne reconnaissait personne en rue. M. Ruzette, instruit mais peu occupé de livres, avait l'oreille des agriculteurs et, chaque soir, en rentrant de Bruxelles, trouvait sa porte assaillie par cinquante quémendeurs. M. Visart, véritable encyclopédie, bafouillant le flamand, voyait peu d'électeurs, leur racontait quelques histoires et se souciait peu de leurs voix aux élections. M. Ruzette était un excellent metteur en scène électoral. M. Visart apparaissait comme un *geleerde man*, un homme qui sait tout. Pendant la guerre, quand un officier allemand faisait devant lui des fautes de langage, M. Visart jouait au puriste et, d'un air détaché, corrigeait sa syntaxe.

Ces messieurs étaient vraiment les rois des Notables..

Ils faisaient de la politique tout comme ils chassaient et étaient agriculteurs; personne n'écrivait et surtout ne faisait de journalisme. Dans ce monde, où le service de l'État était vénéré comme le premier des devoirs sociaux, on confiait le soin d'écrire à des spécialistes, comme Neut, ou Stock, et surtout comme Verspeyen. Celui-ci on en parlait comme d'un bon génie et son *Bien public* avait gardé le prestige des vieux médicaments préférés, de ceux qui ont déjà guéri de tant de maladies et procuré de si bons instants. Personne ne songeait à imiter Verspeyen et surtout à se mettre soi-même à l'écritoire. Le journalisme était une mission comme celle d'un médecin, vénérée mais roturière, et on allait chez l'écri-

vain un peu comme dans certaines villes de l'Orient. Là il y en a au moins un par quartier, guide et conseiller, à mi-chemin entre le docteur et le notaire. Mon arrière-grand-père était conseiller communal de Bruges et on m'a toujours raconté qu'il était mort au champ d'honneur, en soignant les cholériques. Mon grand-père, contemporain et intime de « Monsieur Visart », siégea à côté de lui à la Chambre alors qu'il n'avait même pas trente ans. Il y eut pour successeur son frère, Eugène, sénateur. Tous étaient de bons erviteurs de l'État et ils rêvaient de me faire continuer la tradition; tous cependant eussent été parfaitement éberlués de me voir journaliste. C'est à peu près comme si, d'éleveurs de chevaux, ils étaient devenus vétérinaires. Quand je consulte leurs mânes vénérées, ils me répondent en chœur que les vétérinaires sont de braves gens et qu'il en faut... mais quant à s'enrôler eux-mêmes dans leur rang, ils n'y auraient jamais songé.

Dans ce milieu tout le monde avait fait des études à Louvain. Pour plus de sûreté les mères mettaient leurs gamins au Collège de Tournai, à cause des Jésuites, dont Mgr Waffelaert, comme ses prédécesseurs Faiet, De Brabandere et Malou, ne voulait à aucun prix dans son diocèse. On y recevait des leçons qui n'étaient pas plus fransquillottes ou wallonnes qu'à Bruges, où tout s'enseignait en français. Louvain terminé, on revenait nanti de beaux diplômes, mais on n'étudiait plus et les conversations s'en ressentaient. Au bout de la table j'écoutais silencieusement ces messieurs. Ils parlaient de fermages, de la Proportionnelle, du bon Scolaire, des passages de bécasses, de Bruges-port-de-mer et du Scandale des jeux d'Ostende. Jamais de guerre, ni de littérature, ni de musique, ni d'affaires africaines. Après le dîner, où les cochers, en gant ce filouille blanche, avaient rempli machinalement beaucoup de verres variés, on allait aux écuries, aux parcs à daims, aux serres, et on parlait de raisins, de coupes d'arbres, de géraniums et de chevaux. Le facteur apportait très peu de lettres, toutes d'affaires, et allait boire de la bière à la cuisine où il demeurait très longtemps. Parfois une auto passait sur la route avec un bruit terrible et on disait : « C'est un nouveau fou, qui va se casser la figure. » Aux autorités religieuses on demandait : « Monsieur le Chanoine, le cinéma fait-il encore autant de ravages ? » Comme tout le monde avait des parents en France, on parlait des lois laïques, et du blasphème de Viviani qui voulait éteindre les étoiles. Un soir on me dit : « Demain il y aura peut-être quelque chose de changé en France. Les Français vont avoir un bon président, M. Poincaré. » Cela m'était complètement indifférent, tant que M. Poincaré ne rappellerait pas les congrégations. On voisinait beaucoup par delà la frontière et les cousins de Lille et de Saint-Omer venaient déposer leurs valeurs à Ypres, à cause d'une révolution toujours possible.

C'est ce sang français qui, dans beaucoup de familles brugeoises avait apporté le goût du panache et un certain air de bataille. Mon père se souvenait que la génération de 1880 était rageusement antiléopoldienne, anticongolaise et antimilitariste. Mais lui-même, piqué au jeu, aimait les régiments et les bateaux. Jusqu'alors deux grands noms avaient dominé toutes les conversations de la famille : M. Woeste et M. Jacobs, les vrais, les purs, les seuls qui fussent dignes des glorieux prêchi-prêcha de MM. Lammens, Solvyns, Casier et della Faille, pontifes du *Bien public*. Un moment quelques zélotes, dont était M. de Hemptinne, trouvèrent que le *Bien public* était encore trop à gauche et fondèrent la *Croix*, qui ne vécut guère, mais qui devait être un peu au *Bien public* ce qu'une sacristie est à une chapelle. Heureusement les idées s'élargirent par la suite dans ce milieu qui en avait grand besoin. Les sylviculteurs allaient volontiers en Allemagne et les Françaises mariées dans le pays avaient des cousins qui parlaient d'autre chose que de « bonnes élections »...

III

Le sens profond de ce mot de « bonnes élections » a échappé à beaucoup d'historiens. Jusqu'en 1879, dans les milieux catholiques pratiquants de Bruges et d'Ypres ce n'était pas un crime d'être libéral. Beaucoup de mes lointains parents avaient été libéraux et avaient voté pour M. de Vrière, ministre des Affaires étrangères dans un cabinet Rogier. Mais avec le temps et sous l'influence des proscrits français, les libéraux belges s'étaient fort excités. D'autre part, la question romaine, à l'imitation de Louis Veillot, était devenue la grande affaire et beaucoup de catholiques, simples conservateurs jusque-là, étaient devenus ultramontains et parlaient de se croiser. Les zouaves pontificaux furent le plus beau fleuron de cette couronne. Les libéraux officiels devenaient de plus en plus aigres et en 1879 firent une politique de grande offensive antireligieuse. En 1879 beaucoup de hobereaux brugeois votaient à gauche. En 1884 tous votèrent à droite. Jusque-là tout le monde allait à la messe, mais les libéraux se réservaient le droit, avec leur banc à l'église, de critiquer le curé et de pester contre le vicaire. Quand on menaçait le curé et le vicaire, tout le monde fut catholique. Je pourrais citer vingt familles influentes tant à Ypres qu'à Bruges qui en 1879 penchaient pour M. Frère-Orban et en 1884 votèrent hardiment pour M. Beernaert.

Cela ne veut pas dire que ce monde brillait par une spéciale mysticité. On croit souvent que la Flandre occidentale est un pays très religieux. C'est inexact. Tout le monde est croyant et presque tout le monde va à la messe, mais la dévotion n'est pas de mise dans le peuple comme en Campine, où, à chaque mois de mai, les vierges peuplent tous les carrefours des sapinières. Sauf dans quelques familles nombreuses, dont la mienne, les ruraux du pays de Bruges ne font guère de pèlerinages. Bien plus, ils fournissent peu de vocations ascétiques et missionnaires. Mgr Van Caloen, évêque de Phocée, était à cet égard une magnifique exception. De-ci de-là, en cherchant dans les généalogies, je trouve un chanoine Van Outryve d'Ydewalle ou de Man, mais jamais de carmélites, de bénédictins, d'évangélistes et de mendiants. C'est que dans tout ce monde, depuis 1830, le trait principal et le grand malheur était la quiétude. En politique, en religion et en économie on était désespérément tranquille. Il ne venait jamais de guerre, jamais de schisme et jamais de révolution. On priait le Seigneur pour que rien ne vînt à changer et d'ailleurs rien ne changeait. En 1914 les catholiques tenaient le pouvoir depuis trente ans et il ne semblait pas qu'on dût jamais le leur enlever. Sans doute il y avait eu la guerre, la dernière, la seule, la Guerre scolaire, de 1880 à 1884. Mais ce n'était plus qu'un souvenir héroïque, et qui n'avait pas eu de suite, puisque ces guerres-là laissaient tout le butin aux vainqueurs. Cependant elle avait laissé des souvenirs profonds; les libéraux n'y avaient pas été de main morte. Ils avaient nommé un gouverneur libéral et qui n'était pas « du monde », M. Heyvaert. Un jour, longtemps après 1919, je demandai à un vieux Brugeois si de mémoire d'homme la procession du Saint-Sang avait été interdite avant 1914. Il me répondit : « Non, sauf tous les ennuis que nous avons eu du temps des Gueux. » Les Gueux, ce n'étaient pas Marnix de Sainte-Aldegonde, ou les partisans de Guillaume d'Orange et de Calvin. C'étaient seulement M. Heyvaert et ses sectateurs. Ils avaient apporté dans cette question toute la mauvaise volonté dont ils étaient capables, allant jusqu'à interdire, autour de la précieuse Relique, l'escorte de lanciers. On n'imaginait pas une procession sans shapskas et sans lances. Alors les cavaliers du pays se liguèrent et fournirent une escorte civile, en habit et en gants blancs. Ils firent de l'école de peloton, des déploiements en bataille et des « par quatre » en colonne, sous la conduite du plus fringant des hommes de chevaux de la région, M. Van Ockerhout. En guise de répétition et d'entraînement ils

partirent en « service en campagne » jusque Damme et revinrent de même, mais au galop. Quelques-uns mordirent la poussière et il y eut des éclopés. La procession ne fut jamais si belle, et le gouvernement libéral finit par comprendre qu'il se rendait ridicule avec ses interdictions (1).

CHARLES D'YDEWALLE.

Le virtuose et la Radio⁽²⁾

La Radio fête aujourd'hui un héros de concerts.

Spectacle significatif de l'union de ces deux instruments supérieurs de l'art musical.

Arthur De Greef fut assurément, par son jeu, son exceptionnelle virtuosité, un des personnages les plus remarquables de ces cérémonies où le spectateur trouve son plaisir, non seulement dans les délices aveugles de l'audition, mais encore dans la vue des archets balancés, de la harpe tour à tour appuyée à l'épaule puis abandonnée à la dérive, de la voltige des doigts sur le clavier et des gestes incantatoires du kapellmeister.

Réjouissons-nous! Nous aurons donc encore des concerts, aussi longtemps que des gens aimeront regarder en même temps qu'entendre, applaudir et même, un peu, être vus et dans la compagnie d'autres initiés.

Cette salle remplie de tant de souvenirs gardera sa raison d'être.

La T. S. F., par un miracle dont personne n'explique le prodigieux mécanisme, mais que chacun considère désormais comme tout naturel, s'empare alors du concert, et le diffuse.

Devant sa tasse de thé, l'auditeur en pantoufles, jouant du bouton, en prend ce qu'il veut.

Il importe, maintenant, non seulement de satisfaire ces millions d'oreilles tendues, mais de dresser, de former ces écouteurs aux yeux fermés. Avec quelle autorité, quelle jactance ne furent-ils pas accoutumés à traiter l'exécutant, l'orateur qui, là-bas, dans son cabanon insonore et capitonné, s'évertue à leur intention! Mauriac ne tremblait-il pas à l'idée que Bourdaloue ou Bossuet auraient pu, en pleine période, être brusquement — en un quart de tour — coupés net par cette insolence?

Mais déjà ils suivent dans un silence religieux l'office divin et s'agenouillent dans leur fumoir au triple son de la clochette qui leur annonce un *Sanctus* lointain...

Pour les amener à entendre le concert, sinon avec le même respect, tout au moins avec déférence et politesse, il faudra d'abord élever, varier, embellir les programmes, et c'est à quoi tend avant tout Radio Catholique — plus catholique encore dans ce service de l'universel que dans un choix de sujets qui ne sont pas souvent plus liturgiques que des exercices de gymnastes.

Du même coup, combien de musiciens, aussi charmants que modestes, vivant dans l'ombre, victimes du temps, révélés, mis par elle en lumière!...

(1) Ces pages inédites sont extraites d'un ouvrage intitulé *Enfances en Flandre*, qui paraîtra bientôt à la Nouvelle Société d'Éditions.

(2) Allocution prononcée mardi dernier au cours de l'hommage national à Arthur De Greef, organisé par Radio Catholique Belge et diffusé par l'I. N. R.

Une technique appropriée devra aussi répondre aux exigences des ondes et du nouvel appareillage. Car, de même que l'art théâtral a passé du masque antique aux investigations de la lorgnette pour aboutir, dans le cinéma sonore et le gros plan, à l'emploi de toutes les ressources du visage (l'expression d'un regard, les larmes perlées, les états successifs du sourire, le tremblement des cils allongés, une fossette, un jeu de rides) — de même, à côté de la musique de chambre et de l'orchestre symphonique, des cuivres et du plain-chant (Solesmes et Maredsous), devons-nous arriver à une musique plus aérienne, plus ailée et dont l'écriture serait plus exactement mesurée aux réactions phonétiques et atmosphériques.

Fleischmann n'a-t-il pas, l'autre jour, par un narratif admirablement connecté au pas des chevaux, aux acclamations de la foule, à la voix neuve et pure d'un jeune Roi, réussi à faire passer sur le monde entier le frisson, l'écho, presque le film de l'avènement pathétique?

De sa cellule isolée, le R. P. Lhande, missionnaire, disons émissionnaire, n'adresse-t-il pas chaque dimanche aux bergers dans leur cabane alpestre, aux gardiens de phare, aux mineurs, aux malades, aux prisonniers, un langage évangélique plus direct, plus martelé et découpé, combien plus éloquent que s'il leur parlait de la chaire de Notre-Dame?

Et Stravinsky, jaloux des triomphes du jazz, n'annonce-t-il pas une musique spéciale pour disques?

C'est l'œuvre de demain.

Une séance comme celle-ci fera beaucoup pour sa réussite.

Déjà j'imagine ceux qui, ce soir, à leur poste, nous suivent avec une attention qui, de la curiosité, va au delà de la sympathie. Entre tous, qu'il me soit permis de penser à notre Princesse lointaine, élève choisie du maître que nous célébrons et auquel elle fit autant d'honneur par la qualité de son talent que par celle de sa personne.

Là-bas, sur quelque terrasse italienne, parmi les cyprès et les ifs, elle vient de l'entendre une nouvelle fois, aussi jeune, aussi surprenant qu'au temps de ses leçons... Elle a évoqué ses mains subtiles, cette rare simplicité, ce génie inspiré, le rejet de la tête en arrière. Elle s'est jointe à vos bravos, à vos rappels répétés...

Encore un peu eussions-nous entendu les siens...

Hélas! pourquoi faut-il qu'elle songe en même temps à cette ville, à ce peuple dont le cœur reste en deuil, — un deuil qui ne sera pas levé à date fixe, — à cette loge vide, parfumée des lilas préférés, où, il y a deux mois, son père chéri se serait, avec une tendre fierté penché vers sa mère, au moment où nous eussions évoqué son gracieux souvenir et les prix qu'on lui décernait en secret?...

THOMAS BRAUN.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

A pied autour du monde⁽¹⁾

Nous sortions à peine des temps de l'inquiétude littéraire. Tristes temps où des jeunes gens de belle complexion, mais pâles de voix et mols de gestes, allaient chercher l'inspiration de leurs calembredaines de plume dans l'arrière-boutique des librairies bolchevisantes, chez les marchands d'alcools mélangés du quartier Montparnasse et dans ces officines de psychanalyse qui leur fournissaient, à toutes fins romanesques, les clés à crocheter et les pinces monseigneur de l'onirocritie.

Il semblait que la vivacité française, l'allante alacrité de notre génie propre eussent fait place à je ne sais quel abandon de soi-même qui menait la jeunesse aux pires défaites de l'esprit.

C'est vers ces temps-là qu'un jeune couple de France, lui Rémois, elle enfant de Bourgogne, lui architecte et savant en toutes choses d'urbanisme et de construction, elle sans diplôme et riche de toute la santé d'esprit de sa province natale, partit, un beau matin, à pied et sac au dos, pour visiter la terre des hommes; direction, le soleil levant.

Des globe-trotters? Non pas. Nul record à battre, nulle *performance* à établir. Rien de commun entre ces piétons, libres d'esprit, indépendants de volonté, et l'homme-écrevisse qui fait le tour du monde à reculons d'ouest en est, face au couchant, ou bien celui qui pousse une brouette, qui roule un tonneau, ou encore celui qui va de ville en ville, de province en province, collectionnant les signatures des maires, sheifs, bourgmestres, archontes, caïds, rajahs et mandarins. M. et M^{me} Roger-Tourte sont partis dans le dessein de regarder, d'écouter, de toucher et de goûter; ils usaient délibérément du droit, qu'on n'a point encore retiré aux hommes, de mener leur curiosité par les chemins de la terre, sans autre objet que le divin plaisir de la connaissance.

Il faut imaginer ce jeune homme et cette jeune femme à la semelle légère foulant les sentiers de la campagne française, dressant leur tente étroite et déployant la toile huilée de leur couche tantôt à la lisière d'un bois du Maconnais, tantôt au bord d'un mince affluent de la Saône, incertains encore du but où les menaient leurs premières traites, mais déjà livrés aux sortilèges des invisibles horizons. Ils allaient, mesurant leurs forces, chacun guettant sur le visage de l'autre les marques de la fatigue; ils allaient, défiant la pluie, le soleil, la poussière, s'accoutumant à la sobriété, nourris de fruits mordus à pleure pulpe et de légumes cuits à la braise. Allant ainsi, ils arrivèrent aux limites de la France. Un ciel étranger à leur regard développait son azur au delà d'une barrière de montagnes. C'est alors que l'appel de l'horizon se fit plus fort que la voix des chemins du retour; ils franchirent la barrière. Ils ne devaient plus s'arrêter qu'ils n'eussent, d'appel en appel, mené leur jeune cœur impatient et leur vif esprit par l'Italie et la Grèce, par la Turquie, la Perse et les Indes, par la jungle du Siam, par les rivières et les bambous de l'Indochine, par les rives du Hoang Pou et les serghes de la campagne de Pékin, par la Mandchourie qui n'était pas alors le Mandchoukouo, par le Japon, et par le pont d'un transpacifique, et par l'Amérique, et par le pont d'un transatlantique, jusqu'au jour où ils retrouveraient la trace de leurs pas au chemin du départ.

Le merveilleux de cette entreprise, ce n'est pas tant dans sa

(1) Ces lignes serviront de préface à un volume qui paraîtra sous ce titre chez Grasset, à Paris. Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, avec leur primeur, celle des pages de M^{me} Jo Roger-Tourte que nous publions plus loin.

claire et ferme vaillance que dans son économie qu'il faut l'aller chercher. Car, enfin, les voilà, ces jeunes gens, un matin de printemps, au seuil du monde, le sac à dos bien garni de linge et d'objets de couchage, mais la bourse assez plate; les voilà s'aventurant du côté du soleil levant, le cœur riche d'enthousiasme, mais la poche à peu près dépourvue de finance. Or, ils ont tout prévu dans leur apparente désinvolture, et M. Roger-Tourte sait qu'au train où leurs jambes vont les mener ce n'est pas de l'air du temps qu'ils se pourront nourrir. L'on a un métier, on en vivra. Cet architecte a logé dans son sac quelques tubes d'aquarelle, un pot de gouache et des feuillets blancs : c'est plus qu'il n'en faudra pour couvrir les dépenses du voyage et, tout compte fait, il ne s'agit que d'un supplément de charge de 250 grammes à porter sur le dos. En cours de route, mainte mosquée et mainte pagode, tel marché et tel jardin, la ruine antique et l'échoppe de l'artisan fourniront motif à d'étincelantes aquarelles que l'on vendra aux amateurs d'Athènes et de Calcutta, de Shanghai, de Tokio, de New-York, ou qu'on exposera plus tard au Pavillon de Marsan pour le plaisir et le transport imaginaire de ceux qui ne partiront jamais.

J'aime ces jeunes Français qui affrontent la ruse offensive des hommes et les obscurs desseins des bêtes avec pour seule arme un canif. Le nez fin, la lèvre humeuse, ils vont leur chemin, armés des seuls instincts vifs et subtils de la race. Le langage des peuples qu'ils visitent leur est inconnu. Qu'est-il besoin de phrases, même simplement ordonnées, pour faire entendre au fruitier d'Ispahan qu'on désire acquérir une poignée d'abricots, ou bien pour obtenir d'un propriétaire hindou le droit de dresser une tente en son verger d'arecs? L'aspect même de ces deux voyageurs est un langage : « Nous sommes ceux qui ne se fixent point, aussi longtemps qu'il est de notre goût de marcher vers le soleil. Et s'il nous plaît de prendre pied en cette Athènes qui nous enchante, en ce Chandernagor où nous trouvons de la douceur à vivre, l'abri frêle de notre tente témoigne de notre nomadisme. »

Aussi bien, ces paisibles ont-ils pu courir pendant plus de trois ans les routes du monde sans qu'il leur en coûtât la perte d'un cheveu. Point de guet-apens, point d'enlèvement et de rançon à ces porteurs de sac allant nu-tête et jambes nues, mais l'amitié des pauvres, le secours et le dévouement des petits et des humbles de toute race. Seule, la police, ici et là, les tourmenta de ses soupçons et de ses curiosités; seul, le microbe parfois les harcela dans leur sang, les troubla dans les sources limpides de leur énergie. Police et microbe n'eurent que prise éphémère sur ces êtres au cœur pur.

En un récit dépouillé d'artifice, le récit d'une piétonne plus occupée de cheminement que de rhétorique, M^{me} Jo Roger-Tourte conte l'histoire des bons et des mauvais jours du prodigieux voyage.

Il faut que la jeunesse lise ces pages toutes remplies de la plus belle leçon d'entreprise et de réussite; il faut qu'elle noue amitié avec de si clairs modèles de hardiesse et de réflexion.

Il faut qu'elle sache que le monde en désarroi lui offre, hors des voies de la politiques, de libres espaces où l'esprit peut s'élever à la hauteur des enthousiasmes gratuits.

MAURICE BEDEL.

Indochine

Six kilomètres à pédaler sur une piste détrempée et nous arrivons à Poipet, douane et police françaises. Petit poste composé de trois bungalows en bois, sur pilotis. Il pleut à verse. Tout crottés, ruisselants d'eau et de sueur, nous sommes heureux de rencontrer des compatriotes accueillants, parmi lesquels nous passons une soirée familiale.

La région est très malsaine. A la saison des pluies, tout le pays n'est plus qu'un vaste lac et l'on se rend d'une maison à l'autre en petite barque. Dans la forêt proche, on chasse les gazelles, la nuit, aux lueurs des phares d'auto; et l'on nous montre la peau toute fraîche d'une petite panthère tuée ainsi, par erreur.

Le matin, après un bon petit déjeuner, nous partons sur une route de glaise où nous avons bien du mal à rouler... et bien des difficultés à traîner nos bicyclettes chargées, qui s'embourbent. Chaleur humide, pluie, miasmes qui montent du sol mouillé. Nous peinons beaucoup. A 10 heures du matin il nous reste 110 kilomètres à parcourir pour atteindre Angkor. La route, d'abord empierrée et qui longe une grande plaine de rizières, devient vite un chemin défoncé, trop neuf. Les roues ne tournent plus, encrassées de boue, et nous patinons dans la glaise en les poussant. C'est terrible! Il fait si chaud! Nous sommes à bout de forces. Pas un village où nous approvisionner en eau potable. Une soif ardente nous colle les lèvres et, devant mes yeux, passent, comme en un mirage, de grands verres de citronnade glacée. Nous avançons avec peine, et il nous faut renoncer à atteindre Angkor ce soir. La terre est trop humide, la végétation trop intense pour songer à monter la tente; nous dormons à l'abri de la véranda d'une maison sur pilotis, en compagnie des indigènes qui travaillent à la route, et nous enveloppons notre tête dans le double toit de la tente, afin de nous protéger des moustiques.

L'eau est rare. Celle des pluies est recueillie dans de grandes amphores, et sert de boisson; aussi la distribue-t-on avec parcimonie.

La contrée est sauvage : jungle, savane inculte, qui, à une époque très reculée, nourrissait des milliers d'habitants, mais qui n'est plus peuplée aujourd'hui que de tigres, de léopards, de gazelles, d'éléphants sauvages et de gours. A midi, nous déjeunons, chez un Chinois sale, de riz et d'œufs, buvons plusieurs bidons de thé et un peu d'alcool de palmier. La route est meilleure, mais il fait si chaud qu'on pédale avec peine. Vers 3 heures, la pluie nous surprend et nous force à nous abriter dans un monastère bouddhique, de grandes constructions en bois, d'aspect délabré, sous les cocotiers et les bananiers. Un accès de malaria me terrasse, me secoue de frissons et me fait grelotter de fièvre pendant une heure. Encore faible sur mes jambes, je remonte à bécane. Vers le soir, nous trouvons, à notre gauche, une piste où un écriteau indique : « Angkor, piste bungalow »; c'est un sentier de sable enchâssé dans la forêt; au bout d'une dizaine de kilomètres, nous débouchons soudain directement en face des ruines d'Angkor. Oh! la belle patine verte! oh! ce grand bassin fleuri d'énormes nénuphars blancs! Quelle unité formidable, quel ordre, quelle discipline dans ce décor grandiose! Nous oublions tout : efforts, peines, fatigues, faim.

Le bungalow est un grand hôtel tout neuf qui s'intitule *Ruine's hotel*. Il a l'air bien grandiose, mais nous avons tellement hâte de nous doucher (depuis deux jours nous n'avons pas quitté nos vêtements moites de sueur) que nous risquons à demander les prix. « Vingt piastres par jour » (200 francs), nous répond le gérant, qui est Français. Plus loin, parmi quelques paillotes, il y a une

boutique de Chinois; nous nous en contenterons. Mais le comptable du « bel hôtel » nous rejoint : « Comme nous sommes Français, on ne peut décemment nous laisser dormir dans un établissement autre que français, et on veut bien diminuer les prix. Ce sera 40 francs par personne et par jour. » Nous ne pouvons encore nous permettre cette dépense, et nous offrons 20 francs. C'est accepté, et, bien que l'hôtel soit vide, c'est par les communs que l'on nous conduit à notre chambre, une toute petite chambre de domestique, sommairement meublée d'un lit et complétée par une pièce au sol cimenté et incliné, pompeusement dénommée « salle de douches ».

Seule, la perspective du bain bienfaisant nous fait accepter cette misérable chambre au tarif journalier de 40 francs. Nous nous rafraîchissons; je revêts une petite robe de cotonnade claire, et me dépêche d'aller voir avec Roger les temples avant que la nuit tombe.

Un Américain, accompagné de sa femme et de sa fille, revient de promenade à dos d'éléphant, dans un baldaquin aux tentures rouges. Ils n'ont pas l'air très confortables, là-haut! Ils nous ont aperçus de leur auto, peinant sur la route embourbée, et nous félicitent d'être déjà arrivés. Il fait nuit que nous nous promenons encore dans les larges avenues bien entretenues, dégagées avec peine de la forêt tropicale sans cesse envahissante. Tôt levés, nous filons sur nos bécans, sans bagages. C'est une promenade de 40 kilomètres, toute jalonnée de temples, de ruines, de morceaux d'architecture formidables, imposants, uniques, avec des bassins grands comme des lacs au milieu de la jungle. Des temples, où les « banyans » aux racines multiples ont poussé, sont soulevés de terre. Il est très agréable de se promener parmi les belles allées ombragées, et pendant que Roger dessine, je m'amuse à courir après les jolis papillons aux ailes brunes, bleues ou jaunes, semées de taches noires.

Angkor restera pour nous le plus bel ensemble d'architecture que nous ayons vu.

* * *

Et c'est le départ pour Siemrap, joli bourg au bord de la rivière, dont les maisons en bois sont couvertes de roses et de fleurs grim-pantes, comme en France. Il fait chaud, mais la route est très jolie; elle passe dans une forêt aux fûts élancés et droits. Végétation folle. Encore un petit accès de malaria qui m'affaiblit et provoque la soif ardente : plus d'eau dans nos bidons et pas de village alentour!... Il faut continuer à pédaler, quand même! Encore des kilomètres... Enfin, nous arrivons à la première maison du bourg, agréable bungalow orné de fleurs et de gazon. Un homme à cheveux blancs s'avance à notre rencontre. « Le village est plus loin, nous dit-il, mais si vous voulez vous rafraîchir, entrez dans ma maison. » S'apercevant ensuite que je suis une femme et que j'ai l'air très abattue par la fièvre, il insiste pour que nous passions la nuit chez lui.

C'est un Français du Nord, marié à une Tonkinoise. Il a deux filles et un fils. L'aînée des filles est très jolie. D'abord habillée à l'annamite : large pantalon noir et tunique de soie blanche : au dîner, elle porte une petite robe légère à fleurs qu'elle a confectionnée elle-même et qui a beaucoup de chic. La mère et les deux plus jeunes enfants prennent leur repas à part, à l'annamite : du riz, du poulet sucré, tout coupé et préparé pour être mangé à l'aide des baguettes. Nous dînons aussi à la mode du pays : nombreux services, sauce de poisson, « nuoc mam ». Puis nous faisons un second repas, cette fois à la française. Notre hôte est extrêmement sympathique et ses enfants très bien élevés. Il y a vingt-cinq ans qu'il vit en Indochine, garde-forestier, il nous raconte des histoires.

« Je passe quelquefois quinze jours en tournée dans la forêt, accompagné d'un domestique et d'un char traîné par des buffles,

qui contient les provisions et les bagages. Vous ne pouvez imaginer les beautés de la forêt! Il y aurait une fortune à faire si l'on voulait exploiter tout cela : bois précieux, acajou, ébène, teck... richesses insoupçonnées, beautés toujours nouvelles. Cette rivière que vous avez traversée, quelques kilomètres avant le village, eh bien, le lit en a été creusé autrefois par la main des hommes. J'ai vu des traces de chaussées pavées, de larges dalles, des ponts de pierre... A 200 kilomètres d'ici, il y a des ruines inconnues, splendides, mais pour s'y rendre c'est toute une affaire : les pistes sont à peine praticables.

— N'avez-vous jamais été attaqué par les bêtes fauves? demandons-nous.

— Jamais. J'en ai tué plusieurs, mais il fallut les traquer, alors qu'à Angkor, quelqu'un qui revenait de Siam nous avait conté des histoires d'enlèvements terrifiantes, et nous avait affirmé que les tigres ne se donnaient même plus la peine de se frayer un passage à travers la jungle, et empruntaient tout simplement les belles routes tracées! »

Notre hôte nous montre des mâchoires de tigres et de panthères. « Regardez ces canines! Le tigre attaque rarement. Il faut qu'il soit affamé ou trop vieux. Cependant, écoutez cette histoire : Non loin d'ici, il y avait un grand enclos où l'on gardait des chevaux; et, chaque semaine, il en disparaissait un. Les gens résolurent de surélever la palissade et de surveiller. Un après-midi, le gardien se reposait sous la véranda, lorsque tout à coup on entendit un cri... L'homme avait disparu... Un énorme tigre, sautant par-dessus la clôture, l'avait emporté. On suivit sa trace... une chaussure ensanglantée... Quelques jours plus tard, à l'affût, ce même tigre était tué.

« Vous savez, ils sont très forts. Deux tigres enlèvent facilement un bœuf sans laisser de trace. Les gours, qui sont pourtant redoutables, fuient devant le seigneur de la forêt. Mais les bêtes les plus à craindre dans la forêt sont les éléphants sauvages et les fourmis rouges. Les premiers vivent en bandes, et si vous avez le malheur de les rencontrer, quand bien même vous seriez armé, vous êtes perdu. Ils ont une force terrible, qui anéantit tout sur son passage : les énormes buissons de bambous épineux qui semblent infranchissables, ils vous piétinent ça comme un rien. Ils se dressent, abattent leurs grosses pattes. Ils sont lourds, mais — cela peut paraître bizarre — extrêmement agiles, peut-être plus que les hommes. Je les ai vus descendre des rochers abrupts avec une souplesse, une adresse surprenantes.

Quant aux petites fourmis rouges, dont le contact sur la peau provoque une sensation de brûlure... si vous avez une jambe cassée en pleine forêt et personne pour vous porter secours, elles vous nettoient mieux que ne le feraient les vautours... Au bout de quelques heures vous n'êtes plus qu'un squelette bien propre. Elles vont en longue colonne roussâtre et se dirigent avec un instinct très développé de l'orientation. Il y en a des millions.

Vous ne pouvez vous imaginer combien cette vie de garde-forestier est instructive et intéressante! Non, je ne regrette pas la France. J'y suis retourné une fois, il y a dix ans, avec ma femme et ma fille aînée, mais je n'y retournerai plus. Me voyez-vous chasser dans les forêts de là-bas, moi qui me suis fait garde-forestier par amour de la chasse aux fauves!

Les ruines de Sambord, pas encore dégagées, sont très intéressantes et plus anciennes que celles d'Angkor. Après avoir roulé une cinquantaine de kilomètres, nous quittons la grand'route pour suivre une petite piste sablonneuse enchâssée dans la forêt vierge. Il est environ 4 heures et nous pensons arriver bientôt à Sambord. C'est la perspective d'un bungalow, avec des boissons fraîches... La soif est une chose terrible, et je dis toujours : j'aime-

rais mieux me passer quinze jours de nourriture, qu'une seule journée sans boire.

Nous nous hâtons, mais le sable devient de plus en plus mou et nous oblige bientôt à cesser de pédaler, et à pousser les bécanes. C'est un moment terrible. La chaleur est étouffante. Une soif ardente dessèche la bouche, rend la langue pâteuse et amère, colle les lèvres... Et pas d'eau, sinon celle très chaude des mares stagnantes, couvertes d'herbes. Nous sommes si assoiffés que nous préparons du feu, emplissons une gamelle d'eau croupie et la faisons bouillir avec une tablette de chocolat pour qu'elle paraisse moins mauvaise. Oh! la fatigue, la chaleur, la soif!... Que nous réserve Sambord?... A la nuit, nous trouvons quelques misérables paillotes et une « sala » sur pilotis pour les passagers. Des indigènes, mais aucun ne parle français. Pas une seule boutique, pas d'eau fraîche, rien... Je m'en vais de paillote en paillote et, par gestes, j'indique que j'ai très soif. Enfin, nous obtenons une demi-douzaine de noix de coco fraîches et du riz. La nuit, dans la jungle étouffante de chaleur et de croissance débordante, on entend des airs bizarres.

Après avoir vu des temples en briques sculptées recouverts de végétation, nous reprenons au matin notre piste impossible. Le sable, humide de rosée, nous laisse rouler plus facilement. Tout est silencieux, il fait frais, et nous avançons sans trop de peine. Roger, plus habile que moi, me devance de quelques centaines de mètres... Soudain, juste entre nous deux, et dans l'espace d'un éclair, deux tigres croisent la piste, souples, onduleux, félins... Les jambes molles, sans voix, je ne sais si je dois avancer ou reculer. Roger est, comme moi, sans armes, et trop loin d'ailleurs pour me porter secours. Tremblante, je me dépêche d'avancer. Oh! comme la distance qui me sépare de Roger me semble longue! Comme je me sens petite, perdue!

Sans autre frayeur, nous rejoignons la grande route et, à midi, nous arrivons à Kompong-Tom, bourgade assez agréable au bord d'une grande rivière. Nous avons soif, soif, et nous ne dépensons de l'argent que pour boire du thé, des citronnades ou du café. En Perse et dans les Indes nous ne trouvions pas de café; ici tout le monde en boit, mais on ne trouve de lait que condensé.

La route est si mauvaise que nos pneus crèvent à chaque instant. Huit fois nous réparons. Ma chambre à air a une « hernie », sort du pneu par une large fissure et finit par éclater tout à coup. La déchirure est trop importante pour y mettre une pièce. Nous attachons chaque extrémité de la chambre à air coupée, regonflons, et je repars, mais pas loin : Boum! tout éclate et je roule sur les jantes jusqu'au village, distant d'une dizaine de kilomètres. Les réparations se terminent tard et il est l'heure de camper. Le gouverneur cambodgien, à qui nous demandons la « sala », nous envoie au monastère bouddhique où les bonzes, toujours vêtus d'une tunique de toile jaune vif, pieds nus, la figure glabre, le crâne rasé et bien lisse, nous accueillent tout naturellement et sans curiosité. Ils nous conduisent dans une vaste salle aux poutres apparentes, supportées par d'énormes piliers; au fond s'élève un petit autel orné de statues bouddhiques. On nous apporte des nattes, des tentures pour nous isoler, une petite table, une lampe à pétrole. Dans le jardin se trouve un grand bassin couvert de nénuphars blancs et roses, où l'on puise l'eau pour boire. Nous dînons de noix de coco fraîches, préparées pour nous par les moines de Bouddha.

Plus loin, un gendarme français arrête et nous demande nos papiers. On redoute les communistes, nous dit-on. La campagne est mieux cultivée à mesure qu'on approche de Pnom-Penh, une grande ville baignée par un des bras du Mékong. Nous achetons de nouveaux pneus, les gens nous entourent; il en vient de toutes les directions, on nous écrase, on nous harcèle de questions. Oh! ces questions, toujours les mêmes : « D'où venez-vous? Où allez-vous? Pourquoi? Qui êtes-vous?... » Nous ne répondons pas,

car ici nous ne nous sentons pas en sympathie. Viennent encore deux policiers annamites qui nous demandent notre passeport. Nous les prions d'écarter la foule pour qu'elle nous laisse en paix. Toutes les habitations des indigènes sont au bord du fleuve et partout, à l'ombre des grands roseaux, s'étalent des espèces d'abris : planches surélevées recouvertes d'une natte, où reposent des indigènes. Impossible d'être tranquilles. Chaque fois que nous descendons vers la rive, des curieux nous suivent; d'une maison sortent dix personnes, qui nous examinent sur toutes les faces et, comme dans la quantité certains parlent français, nous n'échappons pas à leurs stupides questions, et nous ne pouvons exprimer librement nos impressions.

Enfin, nous nous déterminons à faire plusieurs kilomètres hors de la ville et à attendre la nuit pour pouvoir nous faufiler sans être vus et prendre un bain. Près d'une mosquée entourée de cabanes en bois nous dormons en plein air, sur le sable.

23 mai. — Par une route bitumée, mais toujours étroite et sans arbre (oh! notre belle route des Indes si pittoresque!) nous prenons la direction de Saïgon. La chaussée surélevée domine d'immenses marais fleuris de nénuphars roses. La fleur est énorme, presque aussi grosse que ma tête, sa teinte, d'un délicat rose nacré et son parfum, bizarre. Tout est bien cultivé, fertile : rizières et bananiers. On n'aperçoit pas le fleuve qui coule pourtant à 500 mètres environ de la route, tant la végétation est dense. Les villages sont disséminés et nous avons peine à trouver de l'eau potable. Le fort vent tiède qui souffle et la chaleur humide sont insupportables. Nous buvons des bidons de thé sans parvenir à nous désaltérer.

24 mai. — La route, emportée par les inondations, a été détournée provisoirement, et c'est un sentier poussiéreux et cahoteux qui passe à travers champs. Nous roulons mal et nos pneus crèvent souvent. Nous prenons l'autobus, une vieille Ford rafistolée avec des bouts de ficelle et du fil de fer, sans bouchon au radiateur, mais qui, malgré tout, marche bien. S'il y a place pour vingt, on monte trente, et le tarif diminue. Les indigènes s'empilent les uns sur les autres avec leurs paquets. Ces surcharges sont interdites, aussi, avant d'arriver près d'un poste de police, ou bien lorsqu'on aperçoit un gendarme, une partie des passagers descend, continue la route à pied et rattrape l'auto plus loin. Le conducteur annamite ne veut pas nous laisser monter parce que nous sommes Français : « Vous n'accepterez pas d'être serrés, nous dit-il, et je ne pourrai m'arrêter en route pour ramasser les cleients. » Nous lui assurons que nous pouvons nous accommoder de tout, et il cède enfin. Nos bécanes, chargées sur le toit, nous nous casons à l'avant où ils sont trois déjà. Je m'assieds sur les genoux de Roger, en me recroquevillant le plus possible. A chaque cahot, ma tête touche le plafond, mais je m'en amuse; nous écoutons les bavardages du conducteur et je pense que je suis mieux ici que sur la bécanne, par cette piste défoncée, dans la poussière des autos.

Près de Saïgon la campagne est plate et nue, avec des rizières. La route reprend, goudronnée, et l'auto fait de la vitesse... Dans un encombrement de voitures, la roue de la bicyclette de Roger, qui avait été mal fixée et qui dépassait le toit de la voiture, est coincée, tordue et le pneu éclaté est hors d'usage. Nous ne nous en apercevons que lorsque, voyant que la route est devenue meilleure, nous demandons à descendre. Le conducteur, craignant d'avoir à payer une indemnité, prend vite la fuite sans nous réclamer le prix de notre transport. Nous allons à pied jusqu'à un village où nous réparons la bécanne, et nous campons dans un cimetière, près d'un groupe de paillotes entourant un puits, un coin très poétique.

Saïgon, la ville tant vantée, m'est déjà odieuse avec ses curieux, sa foule prétentieuse et inhospitalière.

Le 25 mai, lundi de Pentecôte, nous arrivons à Cholon, ville moderne, avec de larges avenues, des trams, des maisons européennes sans caractère. Les commerçants sont chinois, naturellement, et comme ailleurs, dans les petits cafés, on trouve du café, des boissons rafraîchissantes, et des gâteaux chinois ou français. Enfin, nous entrons à Saïgon, qui ressemble à une coquette ville de province.

Nos premières visites ont été pour les « polices ». Il y en a plusieurs. A la première, on nous dit : « C'est pas ici, les globe-trotters », sans nous donner d'explications.

La ville ne nous tente pas. Nous partons, après quelques réparations légères à nos bicyclettes, vers Tu-Duc. Belle route bitumée, plantations d'hévéas (arbres à caoutchouc) : chaque tronc porte une incision d'où le liquide blanc s'écoule dans un petit godet. Piquée par une mouche, la cheville de Roger enfle et devient bientôt douloureuse. Nous revenons à Bienhoa pour prendre l'autobus. Beaucoup de Français sont sans travail et on nous parle de la crise du caoutchouc.

Quelques ondulations, des rizières, et nous arrivons à la nuit tombante au joli port de Phan-Thiet. Magnifique clair de lune. Nous installons la tente sur le sable et nous nageons très loin. Au matin, la mer pâle est semée de petites barques de pêche avec des filets tendus. Je nage encore. Roger a la fièvre et nous décidons d'aller à l'hôpital faire panser sa cheville.

* * *

Quatre-vingt-quinze kilomètres pour atteindre Djerin. La route suit une longue plaine de rizières et est ombragée de pcivriers aux feuillages légers ou, près des villages, de gros manguiers. Les fruits sont mûrs, aussi en achetons-nous beaucoup. Nous quittons la plaine, et sur 10 kilomètres, les pentes sont si rapides qu'il faut les monter à pied en poussant les bécane. Quelle chaleur ! Oh ! la fatigue, la sueur qui ruisselle ! Nous longeons des collines couvertes de forêts d'où coulent des sources claires. Bientôt le ciel couvert déverse une pluie torrentielle. Sans abri, nous ne tardons pas à être complètement trempés. Enfin, en pleine nuit, nous atteignons le col, à 1.000 mètres d'altitude. Pas de lumière, donc pas de village. Un petit temple bouddhiste abandonné nous servira de refuge pour cette nuit, et pendant que Roger rentre les bécane, je me mets à la recherche d'une habitation quelconque. Nous avons épuisé nos provisions en cours de route, et nos efforts, cette pluie, cette température plus fraîche nous mettent en appétit. Après quelques minutes de marche, j'aperçois une petite lumière qui filtre à travers le feuillage. C'est une cabane entourée d'une palissade. Je frappe... Un vieux petit Chinois vient m'ouvrir et me regarde craintivement. J'essaie de lui faire comprendre que j'ai faim et que je désire manger, mais il n'a pas l'air de saisir le sens de mes explications. Je furette alors dans la pièce. Sur un feu de braise, dans un récipient de terre, bout du poisson fermenté et des herbes. Je le lui montre, sors de l'argent et j'insiste pour qu'il prépare à dîner pour deux. (Tout ce long conciliabule a lieu par signes). Lorsque je reviens avec Roger, le repas est servi : du riz mélangé de poisson, des œufs, que l'on mange avec des baguettes, et du thé très chaud. Nous avons si faim, si faim ! Tout nous semble merveilleux et nous sentons nos forces renaître. La scène est amusante : dans cette pièce sombre et sale, faiblement éclairée d'une lampe à huile, deux Européens affamés et un vieux Chinois qui les regarde, effrayé, sans comprendre. Soulevant ma soucoupe à thé, un gros scorpion noir court sur la table. Notre homme l'écrase placidement avec une baguette.

Réchauffés, nous retournons à notre abri pour y dormir. Sur une table de bois qui devait être l'autel, Roger a disposé des nattes qu'il a découvertes dans un coin de la pièce, et nous nous y étendons

après avoir échangé nos vêtements mouillés contre des secs et soufflé la bougie. D'insupportables fourmillements me démanagent... Des petites bêtes parcourent tout notre corps... A la lueur de la bougie, nous constatons une invasion de minuscules fourmis rouges, apportées par les nattes sans doute. Nous arrivons à grand-peine à nous en défaire... Nos sacs sur lesquels nous reposons nos têtes en sont remplis... Nous secouons tout, retirons les nattes, et la nuit se passe, agitée, dans l'attente impatiente du jour.

Il ne faut pas compter rouler beaucoup à bécane. Ce ne sont que montées raides ou descentes rapides avec virages, sur une chaussée caillouteuse. Il fait chaud. En pleine forêt, nous voyageons avec des Mois qui descendent en tribu vers la plaine pour y travailler. Beaucoup sont nus. Très musclés, trapus, la peau bronzée, les cheveux en broussaille, la figure plate aux yeux bridés, protégés d'épais sourcils, les lèvres épaisses; certains portent, suspendus aux côtés, des arcs et des flèches. Leurs femmes, vêtues d'un simple pagne, ont la poitrine libre, forte et haute, souvent très belle. Leurs jambes sont cerclées de bracelets de cuivre, comme d'une gaine qui monterait jusqu'aux genoux. Elles ont aussi des anneaux dans le nez, aux oreilles et aux bras, et portent une hotte sur le dos qui est souvent garnie d'un beau bébé bronzé, tout nu. Nous marchons, seuls et sans armes, parmi ces paysans qu'on nous a dit indisciplinés et terribles.

Vers 3 heures, nous atteignons Djiring, petit village d'aspect sale et pauvre, à 1.000 mètres d'altitude. Nous voyons de grandes plantations d'arbustes verts, à petites feuilles allongées, ce sont des caféiers. Nous installons la tente sur un tertre, près de la Délégation, et je rends visite au délégué français pour lui demander la permission de camper et la possibilité d'avoir de l'eau. La permission est accordée et deux miliciens m'apportent deux gallons d'eau.

Notre intention est de nous rendre à Dalat, station d'altitude, à 1.500 mètres, où nous pensons trouver un climat plus frais et nous reposer quelques jours. Roger a toujours la cheville enflée et marche difficilement. Nous décidons de prendre l'autobus; mais au matin, tandis que nous attendons son passage, un milicien vient chercher Roger de la part du délégué qui désire voir nos papiers. Après une demi-heure d'attente, debout, en compagnie des Mois sans travail, le délégué, frais et rose, consent enfin à descendre et, à une juste observation de Roger, qui lui dit que nous sommes pressés par l'heure de l'autobus, il répond : « F...-moi le camp. Je n'ai jamais vu des touristes pareils ! »

Aux Indes, nous avons l'immense avantage d'être Français, et nous étions reçus à bras ouverts par les Hindous qui n'aiment pas les Anglais. Ici, les Français subissent la crise, beaucoup sont sans travail et ils nous voient arriver d'un mauvais œil. Nous les excusons. Le climat est si malsain et si propice aux maladies de foie qui influent sur le caractère ! Les indigènes, qui ont souvent à se plaindre de l'administration, sont méfiants et c'est avec peine que nous arrivons à les mettre en confiance. Cela nous est très pénible, et puis nous sommes presque sans argent; mais nous tâchons de « tenir » le mieux possible, et tendons tous nos espoirs vers la Chine, pays non colonisé, où nous espérons trouver un peu de tranquillité morale et un climat plus sain, et aussi gagner un peu d'argent pour faire la grande étape jusqu'au Pacifique que nous pensons traverser afin de gagner les Etats-Unis... Mais pourrions-nous arriver jusque là ?

La route monte, monte, « 20 kilomètres de montée rapide avec virages » indique l'écriteau. Il fait plus frais, le ciel est devenu clair et bleu, nous roulons parmi les pins et les chênes et nous songeons à la France.

Après un arrêt à l'hôpital pour faire panser Roger, nous allons trouver le délégué-maire, et nous lui exposons notre désir de camper à Dalat pour quelques jours seulement. Il commence par

crier très fort et se met en colère : « On ne campe pas à Dalat. Qu'est-ce que vous venez y f...? » Roger lui montre sa mission du Ministère des Beaux-Arts et il se radoucit. Nous pourrions installer la tente où nous voudrions en prévenant la police, et il nous recommande de prendre garde aux tigres et de ne pas camper trop près de la forêt.

Nous trouvons un coin très agréable, sous les pins, près d'une source et non loin du petit lycée. La directrice, très aimablement, vient nous voir. « Ne buvez pas l'eau d'ici, il y a des cas de typhoïde. Vous pourrez prendre de l'eau filtrée à l'infirmerie. Désirez-vous quelque chose? » Ces attentions nous font plaisir. Nous avons rencontré jusqu'à présent si peu de sympathie parmi les colons français!

Dalat, ville toute récente : de jolies villas, de grands et beaux jardins, dans un site très pittoresque, entouré de collines boisées. Il y a une trentaine d'années, c'était la jungle peuplée d'animaux sauvages, avec quelques baraques en bois, et pas de route. On me raconte des histoires terrifiantes de tigres et d'enlèvements. J'apprends aussi qu'une des plages où nous avons nagé est très dangereuse. Il y a juste un mois, un jeune homme, qui se baignait pourtant près du rivage, a eu le bras et la cuisse emportés par un requin.

La température étant meilleure, nous pouvons faire notre cuisine dehors et manger enfin une nourriture plus substantielle : de la viande et des légumes, avec toujours beaucoup de fruits. Les nuits, plus fraîches, nous semblent réconfortantes, mais ce n'est pas encore le bon climat à cause de la latitude.

JO ROGER-TOURTE.

Tableau du XX^e siècle

Les lettres

La poésie

FRANCIS JAMMES; ANNA DE NOAILLES

Francis Jammes, avec le ton et le tour de sa sensibilité, ne saurait se laisser définir par une dénomination d'école. Il est lui-même, toujours, parfois avec excès. Il dit ce qu'il se voit ou ce qu'il se veut. Il publie, en 1897, dans le *Mercur de France* de mars, un véritable manifeste. Un an plus tard, en tête de son premier recueil : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, il écrit ces lignes significatives :

Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez...

Il n'y a pas de pire affectation que celle de la simplicité, or la simplicité deviendra chez Francis Jammes un véritable système et il lui arrivera de causer ainsi une impression toute contraire à celle qu'il espérait produire. C'est là le seul reproche grave à lui adresser. Dans l'ensemble, il faut bien convenir qu'il dessine

sur la terre de poésie un paysage dont les traits ne se retrouvent pas ailleurs.

Il a subi le charme de sa province natale, il a été hanté par l'image de cette Guadeloupe où il se rattache par ses grands-parents et qui retient dans son œuvre, si uniquement française, un parfum inoubliable d'exotisme. Il a senti les soleils méridionaux et il y a mêlé quelque chose de ceux des tropiques. Il s'est promené parmi les champs de vignes, de blé ou de maïs, il a vu les jeunes filles des villages, il a parlé aux humbles animaux et à des pauvres encore plus humbles. Il a lu avec Clara d'Ellebeuse « les magazines d'autrefois »... De ces simples fleurs il a fait un miel exquis. Il lui est arrivé d'être long, de laisser percer la manière sous la nature, et l'homme de lettres sous les bottes du chasseur ou le chapeau de paille du vigneron. Les deux petites pièces

J'aime dans les temps Clara d'Ellebeuse...

et

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...

même s'il n'y avait pas *Jean de Noarriou*, suffiraient à lui assurer l'immortalité du livre.

Le retour à la ferveur de la foi se marque vers 1912 par les *Géorgiques chrétiennes*. Le poète d'un vers très libre se range ici à la contrainte du distique alexandrin et cette discipline nouvelle ne va pas sans quelque monotonie. Et certes aussi il n'est pas là, Virgile. Mais la lumière qui s'atténue sur la campagne est véritablement une lumière évangélique et on arrive à des traits d'un raccourci émouvant :

*Il arrive parfois, lorsqu'on se met en croix,
Que les clous vont blesser quelqu'un derrière soi.*

Ce n'est plus encore le bondissement allègre de la jeunesse, et une sensualité trop vive a pu s'endormir dans la considération de la sainteté des jours. La chaleur n'a nullement quitté ces tableaux plus austères, loin de là.

Les romans mêmes de Jammes, et ce ne sont pas des romans, ont participé de cet enchantement de chanteur. En 1926, après d'autres recueils, *Ma France poétique* rappelait des accents anciens et réveillait des instincts assoupis. Dès son début, il souvient au poète que la route de Perpignan à Bayonne passe devant la maison où il est né. Heureuse mémoire et symbole d'une poésie de terroir qui a gagné jusqu'à l'universel.

* * *

Avant d'en venir à un très grand nom, il nous faut citer un contemporain de Jammes, si proche de lui, semblait-il, qu'un historien averti pouvait écrire : « Ce sont deux âmes sœurs pareillement sensibles et qui tressaillent aux mêmes attouchements »... Ainsi parlait en 1895 Marcel Schwob dans une préface à la *Chambre blanche*, d'Henry Bataille. Ce même Bataille publiait en 1905 le *Beau Voyage*, puis d'autres recueils où s'atténuait ce que celui-ci gardait de bon. Une forme chaude mais sèche, tourmentée, une langue sans plastique et sans syntaxe qui n'arrivera pas à soutenir le théâtre d'un dramaturge du plus grand talent et d'un psychologue d'un œil impitoyable se révèle bien plus encore insuffisante dès qu'il est question de vers. Malgré la sincérité, l'acuité, l'originalité de l'accent, un excès de fougue, la fausse éloquence, l'enflure, le prosaïsme et l'incorrection ont assez tôt rendu Henry Bataille poète peu lisible.

* * *

La comtesse Anna Mathieu de Noailles publiait en 1901 le *Cœur innombrable*, l'année suivante l'*Ombre des jours*, en 1907 les *Eblouissements*. Tout son génie éclate dans ce dernier volume.

Elle semblera le diversifier ou l'approfondir, elle reflétera plus particulièrement dans les *Vivants et les Morts* ou les *Forces éternelles* l'autre face de son inspiration, elle finira en de très nobles accents par l'*Honneur de souffrir* : elle est entière dans son admirable diversité, son jaillissement, sa force et sa divine faiblesse dans ce livre déjà significatif par l'épigraphe : « Le cœur me bat avec plus de violence qu'aux corybantes ».

On le sait, M^{me} de Noailles était née Anna-Elisabeth de Brancovan et descend par là de la maison valaque de Bibesco, devenue Brancovan par adoption au milieu du XIX^e siècle. Le grand-père Georges Bibesco était hospodar de Valachie. Ces origines balkaniques n'ont nullement empêché notre grand poète de naître à Paris, d'être élevée en Savoie et d'entrer dans une des plus vieilles familles françaises. Mystérieuse élection, captivante généalogie, fusion, pleine de promesses, de races, de climats, de tempéraments, qui, en effet, se grouperont dans une synthèse unique et composeront une figure historique et littéraire des plus curieuses; un génie où la fougue, cachée sous l'indolence de l'Asie, s'ordonnera dans les cadres de l'esprit occidental.

Tout le secret, tout le charme de M^{me} de Noailles, et peut-être la clef de son destin, tiennent dans ce mélange de terres et de races où, parfois, des nappes de sensations et d'idées, pour ainsi dire, se recouvrent sans se pénétrer. Elle a de l'Oriental, cette sorte de faiblesse qui cache une résistance presque insurmontable, et cette ouverture profonde aux réalités externes qui permet à l'individu de se confondre avec l'univers. Et elle n'a pas ce mépris de la personne et du vivant capable de rendre l'homme d'Asie indifférent au supplice : au contraire, bien semblable à nous, hélas! en cela, elle garde une horreur terrifiée de la mort; elle conçoit que le Hollandais ait besoin d'un paradis et que le jardinier d'Orient puisse s'en passer, au cours de splendides heures, et elle tend les mains vers un Dieu personnel, telle une petite fille qui a suivi son catéchisme dans quelque église de hameau.

Accordons pourtant ces contrastes. Ces traits dominant dans les pages brûlantes qui vont du premier livre au dernier recueil de M^{me} de Noailles : une joie exultante de respirer et d'agir, une mélancolie désespérée à l'idée qu'il faudra cesser d'être, un sens très souvent exquis des moindres nuances de la sensibilité, un amour intense de la création plus encore que de la créature. L'Orient donne le ton et la matière, si l'on veut, l'Europe, la manière et la forme. L'héroïne qui se livre dans tous ces beaux poèmes reste notre concitoyenne et notre sœur en culture : soit! elle nous rappelle aussi, sans avoir besoin de nous le dire, que ses aïeules vécurent auprès du tombeau des dieux, elle nous domine par l'histoire comme par le génie, païenne dans son goût de vivre et chrétienne dans son entente et son angoisse de l'infini.

Les *Eblouissements* exprimaient l'élan d'une âme toute spontanée, toute libre, toute neuve, qui découvrait le monde des enivrantes joies physiques, s'y jetait, éperdue, et s'y fondait pour le reconstruire en soi. De la pitié, de la piété, de l'amour se manifestaient avec l'horreur de la mort. Mais un même ton modulait les cris de l'enthousiasme et les plaintes de la souffrance. Le mal restait physique, animal, peut-on dire, et tout au moins innocent; l'idée de péché ne se montrait pas; elle n'apparaîtra chez M^{me} de Noailles que par les conséquences. C'était bien Eve, Eve après le serpent sans doute, et aussi avant l'exil, la tuite et l'enfantement dans la douleur. Et une vaillante femme pouvait s'écrier dans le délire des sens et de l'esprit :

*Tous les héros passent ce soir
Sous la porte de mon âme.*

Des accents plus graves, une note funèbre éclatent déjà dans ce titre : *Les Vivants et les Morts* et se précisent ou s'amplifient jusqu'à l'*Honneur de souffrir*. Insensiblement nous passons à un

autre plan. De la vie toujours, de la vie plus concentrée, plus profonde : c'est ici qu'il s'agit des soirs de Catane et de Syracuse, de la vie, mais des thèmes généraux qui apparaissent, les grands thèmes romantiques : les Passions, les Climats, les Elévations, les Tombeaux. Le chant se fait vaste, large, prolongé, il perd peut-être en fraîcheur, en émotion, en inattendu. Nous sommes trop proches de nous et nous ne nous réveillons pleinement que lorsqu'à travers des lignes trop régulières et trop nombreuses, avec une ardeur contenue, le motif des *Eblouissements* reparaît.

M^{me} de Noailles appartient, avec un trait d'incontestable personnalité, à la lignée romantique. Elle écrit d'abondance, elle aborde les grands sujets, elle se mêle ingénument au Cosmos et elle défaille sous l'éclat des étoiles. Elle manie de nombreux rythmes et excelle dans les stances, elle a du métier avec des négligences de grand seigneur et ce n'est pas seulement par là qu'elle fait songer à Lamartine, si elle évoque aussi le verbe de Hugo. Elle use d'une langue agréable, savoureuse, palpitante, un peu lâche, un peu mêlée, parfois à peine correcte et pleine de trouvailles qui font oublier ces menus défauts. Elle est précieuse :

Printemps, mets ton charmant visage dans mon cou...

elle est inexacte ou excessive et elle dit des regards qu'ils s'étreignent ou elle met encore son cœur autour du monde; elle obtient des rapprochements uniques :

Et l'odeur du goudron

Luit comme une aile noire au-dessus du flot calme...

elle a des images et des accents qui ne pouvaient venir que d'elle, qui resteront.

Le poète des *Eblouissements* a chanté la vie avec une pieuse exaltation. Il en a dit les caresses, les dons suaves, la gloire, l'impassible et mouvante éternité, ce désir impérissable qu'elle suscite sans le satisfaire jamais. Il a goûté, comme on ne l'avait pas fait jusqu'alors, la clarté d'opale des matins, le rire du jour sur la mer, la rêverie inconsciente et divine des midis méditerranéens, il a pu dire :

Et je sentais, venant par tous les blancs chemins

Le soir apprivoisé se coucher dans mes mains.

Cette âme pourtant, cette âme qui s'incline vers le panthéisme et aspire à s'unir au monde, reste individuelle et fraternelle. C'est l'amoureuse qu'on ne connaîtra point et qui se donne à tous.

Il y a au fond de toute conception de la vie, même dans un système construit sur le sentiment et la jouissance, un résidu amer où se retrouve le désespoir de s'égaliser à son rêve, de dépasser son désir et de durer enfin, éternel et immuable, parmi tout ce qui passe et meurt. Ce besoin d'être Dieu, qui a perdu notre premier père, n'a pas cessé de nous tourmenter. Il projette son ombre sur la route si lumineuse où marcha M^{me} de Noailles qui se rapproche peut-être plus de nous par cette peine et cette vieille plainte que par son ivresse et ses joies.

RENÉ GROOS et GONZAGUE TRUC.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

La logique des miroirs

Tant aiment-elles à se regarder que les femmes n'ont pas assez, semble-t-il, des miroirs suspendus aux murs de leur chambre. Il faut qu'elles retrouvent leurs traits partout et jusque dans les livres. Voire sur l'écran. Il n'est bruit, en ce moment, que du procès intenté par la princesse Irène Alexandrowna, la femme du prince Yousouf, qui prétend s'être reconnue dans la Natacha du film *Raspoutine*.

Deux Finistériennes viennent de réclamer à Jeanne Nabert, l'auteur du *Cavalier de la Mer*, des dommages et intérêts sous prétexte qu'elles ressemblaient comme des sœurs aux héroïnes du roman. On a suivi l'aventure récente de Pierre Hubermont qui s'était dans un livre, gaussé des mœurs électorales du landerneau. Les femmes ne furent pas les moins acharnées à identifier les personnages de *Hardi Montchartrain* et à déposer contre l'auteur. Pour avoir peint les petits travers de quelques braves dévotes et dames d'œuvres, Wasnair faillit se faire écharper par les habitantes d'une petite ville du Brabant. Elles le pourchassèrent longtemps de leur vindicte au nom d'une vertu que le romancier n'avait jamais songé à offenser.

Lucie Delarue-Mardrus racontait qu'ayant vu un jour un très vieux manoir plein de poésie, elle avait aussitôt bâti le roman qui avait pu se passer dans ses murs. Le roman publié, on l'accusa d'avoir écrit l'histoire d'une famille dont elle n'avait même jamais entendu parler.

Nous autres, journalistes, avons l'expérience quotidienne de cette tendance qu'ont les lectrices à se croire visées par nos écrits. Nous risquons à tout instant les pires brouilles avec notre parenté, avec nos amis, pour avoir introduit dans nos contes une tante obèse, un oncle avare ou, dans nos chroniques sur l'éducation, un mioche mal élevé.

Le métier est dangereux, sauf peut-être pour les auteurs de romans à l'eau de rose. Si la femme ne se voit point, dans ceux-là, pareille à ce qu'elle est, elle s'y voit pareille à ce qu'elle voudrait être. Elle se croit faite sur un modèle original qui est précisément celui qui a dû inspirer le romancier. Que l'héroïne ait comme elle des cheveux blonds, un visage allongé et les mêmes malheurs, elle ne doute plus : « Comme c'est bien moi ! ». Elle a découvert enfin le seul homme qui pût la comprendre, la seule image de la vie qui pût la satisfaire. Mais que l'héroïne devienne à un tournant la *Genitrix* de M. Mauriac ou la Natacha de *Raspoutine*, et c'est l'accusation de pillage, le procès du mauvais photographe, le tribunal...

En fait, les femmes qui lisent et veulent, à tout prix, se découvrir dans les livres vous font penser à Aphrodite disant de Praxitèle : « Où a-t-il bien pu me voir nue ? »

Il ne faut d'ailleurs pas remonter si haut pour rencontrer des femmes qui se disputent l'injure ou l'honneur d'avoir été prises comme modèles.

M^{me} de Staël avait voulu s'identifier avec l'*Ellénore* de Benjamin Constant. Or, il est aujourd'hui prouvé que cette Ellénore pouvait tout aussi bien être Anna Lindsay, la rivale détestée de Corinne. Rien ne nous défend, du reste, de supposer que leur inconstant ami ait combiné dans son livre les caractères des deux femmes. Il arrivait à la susceptible Sarah Bernhardt de prendre ombrage d'une réplique qui, dans une pièce, la mettait en scène, pensait-elle, tout autrement qu'elle ne l'eût souhaité. Elle avouait, il est vrai, qu'il y avait deux femmes en elle. C'était une chance de plus de retrouver son double dans tous les miroirs de la comédie. Plus douce, plus humble, plus candide aussi, la Duse devant qui on blâmait l'auteur du *Feu* d'avoir étalé sans vergogne certains

épisodes et certains visages de sa vie, répondait : « Mais si c'est vrai, monsieur ! »

Les hommes sont moins obsédés, semble-t-il, par la recherche de leur image. On raconte que George Sand, lisant dans son salon, devant un cercle d'amis, *Lucrezia Floriani*, les fit tous rougir, tant le personnage qui avait les traits de Chopin était transparent. Seul, Chopin restait naturel et admirait sans réserve « cette passionnante intrigue ». Il ne s'était pas reconnu !

* * *

La psychologie féminine suffirait peut-être à expliquer la propension des lectrices à interroger les livres comme elles interrogent les miroirs, afin d'y découvrir leur propre reflet.

Il y a là une forme d'égoïsme, un besoin de tout rapporter à soi qui, chez la femme, s'exagère volontiers, à tout propos.

C'est l'être faible aussi qui, très souvent, s'irrite des armes qu'il croit voir dans la main d'autrui.

« Vous avez bien de la chance ! m'ont souvent dit, avec une belle naïveté, quelques femmes, vous pouvez écrire pour vous venger, pour vilipender ceux qui vous déplaisent, exalter les autres et faire entendre à tout le monde ce que vous pensez ! » Comme si la plume de celui qui écrit était au service de ses ressentiments personnels et de ses petites passions ! Que l'écrivain prenne dans le réel les éléments de l'univers imaginaire qu'il va créer, qu'il y introduise des réminiscences, des caricatures ou des portraits de la réalité, rien de plus exact. Mais il n'existe aucune raison de lui en faire un grief. Il fait son métier, il pratique son art. En somme, dans la vie et dans les livres, tout se répète : il n'y a qu'un nombre limité de situations, de caractères. L'invention des circonstances fait le reste et achève de dissocier le vrai et le vraisemblable. C'est fort gratuitement que l'on nous prête une fidélité de souvenir, de sentiment, que nous serions bien en peine, la plupart du temps, de justifier autrement que par le hasard et l'inspiration.

* * *

Pourquoi s'étonner de cette rage avec laquelle les femmes se précipitent sur les miroirs livresques ? Comme disait l'autre : « Quand on crie : « Imbécile ! » dans la rue, il y a toujours des tas de gens qui se retournent. »

Sans doute pourrait-on représenter à ces belles indignées que leurs plaintes, faites sur la foi d'hypothétiques ressemblances, ne sont pas autre chose qu'un aveu. Les voilà qui accusent l'auteur de les avoir peintes avec des turpitudes et des défauts. Mais si ces turpitudes, si ces défauts n'existent point, en quoi donc se reconnaissent-elles ? Et tiennent-elles vraiment à nous faire savoir par lettres et même par voie d'huissier que c'est bien d'elles qu'il s'agit ?

Ainsi la simple logique fait-elle le point. Seulement, la logique et les filles d'Eve, madame !...

JEANNE CAPPE.

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES